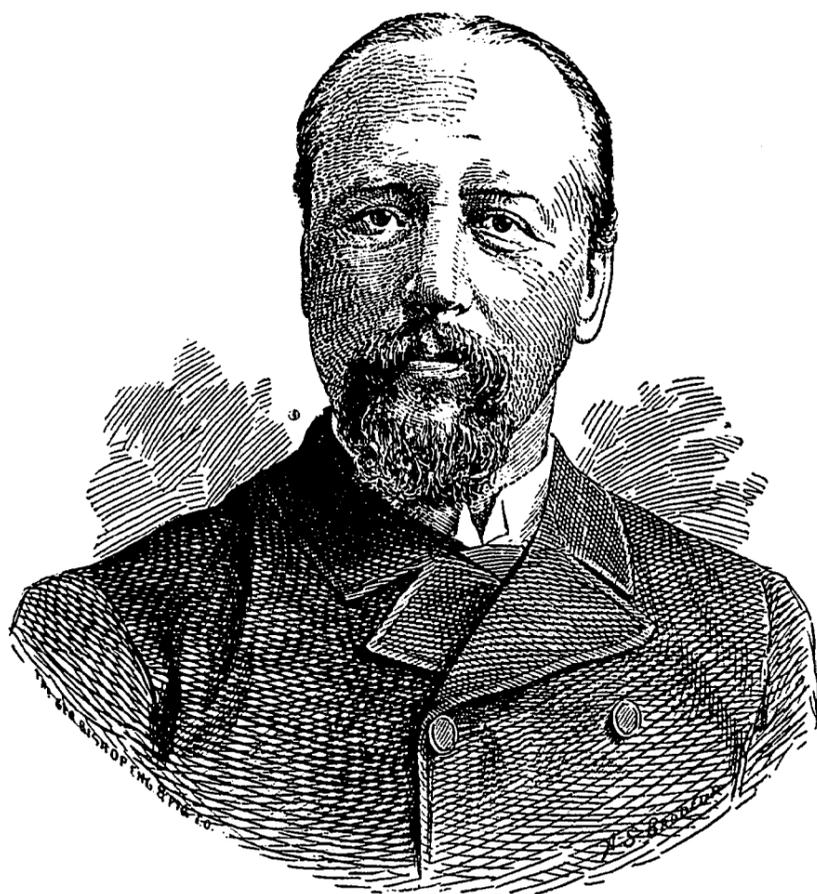


# LA VIE ILLUSTRÉE

JOURNAL LITTÉRAIRE  
SATIRIQUE, HUMORISTIQUE  
ARTISTIQUE, DE SOCIÉTÉ ET DE SPORT.



M. JOSEPH E. HETU  
Maire des Trois-Rivières

Dessin de A. S. Brodeur





## CAUSERIE PROVENÇALE

VI



EN  
COMPAGNIE  
DE LA  
MUSE

J'aime beaucoup à parler du Midi. Je l'habite depuis treize ans, les miens y sont nés, j'y ai souffert du vent, du froid, de la pluie, autant de causes qui m'attachent à ce beau pays, où fleurissent l'oranger, l'olivier, les prétentions naïves, les vantardises, les chanteurs, les comédiens, les musiciens et les grands hommes d'Etat, comme Thiers et Gambetta.

Aussi je veux aujourd'hui vous raconter certaines particularités sur les mœurs, us et coutumes des habitants de la Provence.

\* \*

L'éducation anglaise est très mal vue dans ce pays, car la raideur y est aussi rare que la candeur chez un homme politique.

Pour être bien noté ici, il faut affecter du débraillé dans son langage et sa tenue : chez les dames bourgeoises, beaucoup de laisser-aller, un verbe aigu et haut, une coiffure en cheveux dans la rue, et des termes violents dans la discussion des prix du marché.

Malheur à l'homme public qui oserait mettre une redingote élégante et un chapeau haute-forme. Le suffrage universel lui apprendrait de suite qu'un feutre mou, de couleur indécise, un veston bon-enfant et les mains nues sans canne, sont les seuls signes distinctifs de l'homme d'élite qui ose prétendre à la confiance de ses concitoyens.

Et puis le dernier décrocheur de la rue se trouve tout à fait dans son rôle quand il tape sur le ventre de monsieur le maire, ou retient son député par le bouton de l'habit.

Le tutoiement bien entendu est de rigueur. Un gamin de dix ans dérogerait amplement s'il disait : vous à un vieillard.

Pays patriarcale, paradis de la familiarité !

\* \*

Les habitations sont des chefs-d'œuvres de laideur, de vétusté, de propreté douteuse, architecture archaïque ou l'air, le vent, la pluie et le froid pénètrent comme l'eau dans un panier.

L'été ce sont d'excellentes glaciers.

Les poêles y sont inconnus et il est de rigueur d'y grelotter pendant tous les mois d'hiver.

Il y a compensation cependant. Au contraire de chez vous, où le soleil de janvier brille d'un éclat incomparable sans dégager de chaleur, ici Phébus quand il nous regarde a toujours du feu dans ses rayons.

Aussi vers neuf heures du matin, il fait bon à voir les habitants se grouper sur la place publique et prendre leur bain de lézard quotidien.

Dans chaque ville, on trouve trois ou quatre coins, bien abrités du mistral, rendez-vous de tous les descendants, vieillards, infirmes et commères, qui s'y chauffent à bon marché.

\* \*

Cette familiarité aimable, le plus beau fleuron de tout

drovençal, se montre dans toute sa gloire dans les églises et les temples.

Un de mes amis se mariait dernièrement et j'assistais à la bénédiction nuptiale.

C'était un vrai champ de foire. On parlait à haute voix, les gamins avaient leurs casquettes sur la tête. Les chapelles latérales étaient encombrées de personnes qui montaient sur les balustrades pour mieux voir. On ne respectait rien. J'ai surtout remarqué un jeune homme assez bien mis, qui, juché sur un autel, se penchait pour examiner la mariée, se tenant d'une main au crucifix central pour ne pas tomber.

Le curé avait l'air ennuyé. Tout en faisant le sermon de circonstance aux jeunes mariées, il s'interrompait parfois pour imposer silence à ceux qui parlaient trop haut ou pour ordonner au suisse d'expulser les braillards incorrigibles.

C'était très édifiant.

\* \*

L'enlèvement joue un grand rôle dans le mariage.

Les parents s'opposent souvent aux désirs de la jeune. Rien de plus simple alors que de lui forcer la main en enlevant la future pour la compromettre.

Mais ici c'est tout le contraire, c'est la jeune fille qui enlève le fiancé.

Il paraît que la loi française est très sévère pour les enlèvements et qu'elle punit surtout le jeune homme sans inquiéter le sexe faible.

Ce sachant, la fillette prend la conduite de l'affaire et compromet son futur. Elle lui donne rendez-vous, prévient deux témoins qui prennent note de la chose, ordonne à son futur époux de monter dans sa voiture, s'y installe avec lui et fouette cocher.

Le tour est joué.

Bien entendu, la loi y perd son latin, le garçon est compromis et le mariage à lieu.

\* \*

Mais là où le Provençal se montre avec toutes ses qualités spéciales, c'est aux enterrements.

C'est un sujet peu gai, mais j'ai été tellement frappé des scènes du cimetière à chaque enterrement, que je ne puis m'empêcher d'en parler.

D'abord ici les femmes n'assistent jamais officiellement aux funérailles, si ce n'est en curieuses, couronnant les murs d'enceinte, ou groupées le long du parcours du convoi funèbre.

Les invités se rendent au domicile du décédé où l'on reçoit toute la journée. Chaque visiteur qui se présente vient serrer la main au chef de deuil et s'assied un instant.

Ce lugubre défilé dure, comme je l'ai dit, toute une journée, au milieu d'un silence de mort, interrompu parfois par certaines banalités bienveillantes, auquel répond le chef de famille en racontant pour la centième fois les circonstances du grand malheur qui vient de le frapper.

Et pendant tout ce temps, pas une larme, mais un grand calme qui permet à la famille éprouvée de noter soigneusement tous ceux qui font leur visite.

Enfin on fait la levée du corps.

Après la cérémonie très courte de l'église, on se dirige vers le cimetière. Le cercueil est descendu dans la fosse.

\* \*

Jusqu'ici rien d'anormal, mais voici le trait particulier de mœurs qui m'a frappé :

Le fossoyeur, après le départ du curé, s'empresse de jeter de la terre sur la bière. Quand elle est entièrement couverte, il indique par un signe au chef de deuil que la chose est faite.

Alors éclate parmi les parents des cris, des pleurs, des adieux vraiment fort émouvants. Les invités sont obligés d'arracher la famille, qui résiste et se laisse entraîner en remplissant le cimetière de leurs regrets bruyants.

Il est certain que ces braves gens ressentent une violente douleur, comme tout le monde à la perte d'un des leurs, mais ce qui, vous dis-je m'a étonné, c'est que cette douleur éclate au grand jour, invariablement quand le fossoyeur donne le signal que le cercueil est couvert de terre.

C'est ainsi. Il ne faut pas faire fi des coutumes. Une

famille qui se renfermerait chez elle, cloîtrée dans sa douleur serait très mal vue. Il faut que cette douleur éclate au dehors, se donne en spectacle à la foule.

— Ah ! comme il a bien pleuré, le pauvre homme, disait les commères.

Dans la peau de tout méridional, il y a un comédien, et cette qualité chez lui se fait jour jusque dans les événements les plus graves de la vie.

\* \*

Mais là où le Provençal est ineffable, c'est dans son insouciance, sa nonchalance et sa paresse.

Habitué à vivre tranquillement, il ne se presse jamais.

Vous attendez une dépêche avec impatience, en maugréant contre votre correspondant.

En ouvrant la missive, vous voyez qu'elle a été reçue au bureau il y a plusieurs heures. Le petit facteur, où la bonne du télégraphiste, qui souvent porte les télégrammes à domicile, se sont amusés en route, ont potiné avec les commères, ont oublié la dépêche dans leurs poches, et finalement, par hasard, se sont souvenus qu'ils avaient un pli pour vous.

Les journaux du matin arrivent à huit heures.

Il est onze heures quand vous les recevez, si vous n'allez pas vous-même les chercher à la gare. Le porteur a fait une partie de la route, il a joué aux barres, chemin faisant, laissant son paquet de journaux sur le bord de la route.

Et tout le monde trouve ça naturel, ici. On est plein d'indulgence pour tous les services. C'est comme cela, voilà tout.

\* \*

Bien entendu, ici comme partout, il y a des exceptions, mais, moi, homme du nord, j'ai constaté que ces exceptions sont rares.

Les méridionaux sont gens aimables, intelligents, hospitaliers, pleins de bonhomie, et de finesse.

Je ne leur envie certainement pas ces bonnes qualités.

CH. DES ECORCES.

## JOSEPH-EDOUARD HÉTU, ECUYER.

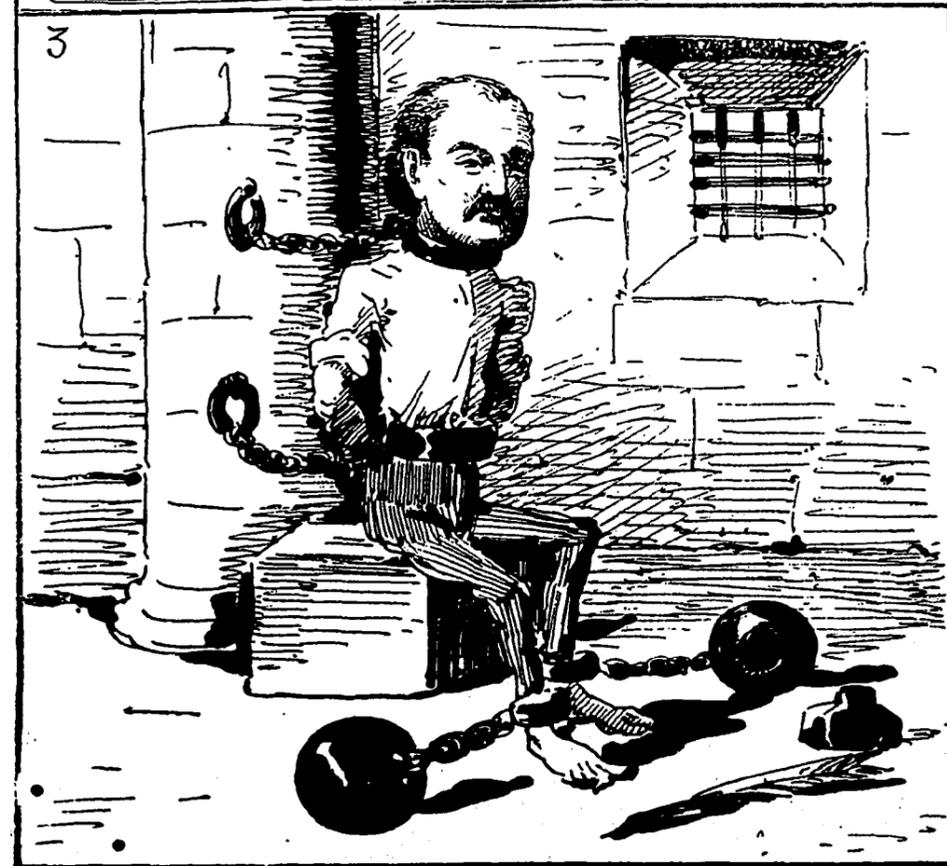
Joseph-Edouard Hétu, Ecuier, médecin et maire de la cité des Trois-Rivières, est le descendant de l'un des membres d'une ancienne famille du nom de Estu dit Lafleur, demeurant à Notre-Dame de Grâce, ville et Evêché de Rouen, Normandie, France, qui émigra en Canada vers la fin du 17<sup>me</sup> siècle et se maria à Boucherville le 9 Février 1699.

Joseph-Edouard Hétu naquit, à l'Assomption, du mariage de Joseph Hétu et de Adélaïde Talon, le 13 novembre 1840, suivit un cours d'études classiques au Collège de l'Assomption, et fut ensuite admis à la pratique de la médecine par l'École Victoria, à Montréal, le 8 mai 1866. Il se fixa à St Joseph de Maskinongé le 1er juin 1866 et s'y maria le 9 octobre suivant à Delle Marie Malvina Grenier, fille de J. B. Grenier, marchand de l'endroit. Il devint veuf le 15 avril 1878 et ne s'est point remarié. Il quitta Maskinongé le 1er juillet 1879 et alla s'établir à Trois-Rivières le 8 septembre suivant, et où il y fut élu échevin de la cité en juillet 1885, et réélu par acclamation en juillet 1887. Nommé pro-maire en juillet 1888, il devint maire de la cité, président des Commissaires d'Écoles et membre de la Commission du Hâvre des Trois-Rivières, vers la fin de la même année, et fut aussi nommé l'un des commissaires civils pour l'érection des paroisses et la construction des églises dans le Diocèse des Trois-Rivières, charge qu'il remplit encore.

En politique il fut toujours conservateur jusqu'en novembre 1885, où alors il se rallia au parti national qui se forma à cette époque, et qu'il a toujours continué à supporter chaleureusement depuis.

M. X. . . grand amateur d'objets d'art à bon marché, a placé sur sa cheminée une Vénus de Milo dont la tête est restée quelque part.

Elle est plus complète que les autres, dit-il ; généralement, il ne manque à la Vénus de Milo que les bras. . . Celle-ci, plus admirable encore, n'a même pas de tête.



LES PETITES MISÈRES DU JOURNALISME

- 1.—Désolation universelle causée par la prohibition du Concours de Bébés.
- 2.—Epidémie de libelles.
- 3.—Ce qu'il en coûtera à M. Berthelot d'avoir dit sa façon de penser.
- 4.—Vu le manque d'actualités intéressantes, notre caricaturiste s'occupe des misères de notre intérieur.

## UN HEROS DE 1870

II

(Suite)

Le trois septembre au soir, par un beau clair de lune,  
Pierre, la rame en mains, refoulait le courant.  
L'air était embaumé, mais le cruel Neptune  
Agitait quelquefois les flots du Saint-Laurent.  
Rose et les chérubins se tenaient près de Pierre,  
Assis, en cercle, au fond de l'embarcation,  
Et contemplaient, ravis, l'éclatante lumière  
Que Phébé répandait sur la création.

—“ Voyez donc, chers parents, comme la lune est belle,  
S'écria Jean-Baptiste, en regardant dans l'eau.  
Rose reprit :

—“ Pourtant ce n'est qu'une étincelle  
“ Qui s'échappe, la nuit, du céleste Flambeau !  
“ Mais si vous restez bons, pieux et charitables,  
“ Si vous savez porter des malheurs le fardeau,  
“ Un jour vous quitterez tous nos biens périssables  
“ Pour aller contempler cet aste encor plus beau !”

Pierre, depuis longtemps, observait le silence :  
Un noir pressentiment faisait battre son cœur ;  
Il avait beau lutter, se faire violence,  
Il restait au pouvoir de l'occulte oppresseur.

Soudain le temps changea, comme la chose arrive,  
A la fin de l'été, dans le nord du pays ;  
Notre héros se mit à ramer vers la rive  
En faisant éviter au canot le roulis ;  
Mais, efforts superflus ! car des vagues sans nombre,  
Conduites par le vent, se heurtaient avec bruit.  
Le tonnerre grondait. Un gros nuage sombre  
Eteignit dans le ciel la lampe de la nuit.  
Les malheureux étaient plongés dans les ténèbres  
Et ballottés ainsi que le faible copeau.  
Le tonnerre sonna trois fois leurs glas funèbres,  
Puis le vent en fureur les lança tous à l'eau !  
Mais Pierre, redoublant aussitôt de courage,  
Saisit d'une main Rose et de l'autre un enfant ;  
Et vif comme un poisson, il revint à la nage  
Sur les flots tourmentés sans cesse par le vent.

Eh ! que pourrait-il faire ainsi sans assistance,  
N'ayant plus de canot ni la moindre clarté ?  
Mourir... hélas ! oui, car une longue distance  
Le séparait encor de sa chère cité...

Quoi ! mourir à cet âge où la vie est si belle,  
Où tout sous le soleil nous parle joie, amour !...  
Mourir !... lorsqu'on possède une épouse modèle  
Dont l'esprit, les vertus embellissent nos jours.....

Ce lugubre penser hanta l'esprit de Pierre,  
Mais il le repoussa de suite avec dédain ;  
Puis, bravant de rechef du fleuve l'onde amère,  
Il se mit à jouer du pied et de la main.  
Le nageur quelquefois disparaissait dans l'onde,  
Entraîné par sa femme et l'un de ses enfants ;  
Il n'aurait pas bien sûr—pour les trésors du monde—  
Voulu laisser périr ces deux êtres charmants.  
Ses forces de géant à la fin s'épuisèrent,  
Le Saint-Laurent allait se refermer sur eux,  
Quand six solides bras tout à coup les tirèrent,  
Après de longs efforts, de ce tombeau houleux.

Les sauveteurs étaient trois bateliers de Saint-Pierre,  
En route pour Québec avec un lot de bois ;  
Ils avaient aperçu, sur les flots en colère,  
Cet homme que la vague enveloppait parfois.

Ils firent à la hâte un lit de fraîche paille,  
Au fond de leur bateau, pour les trois malheureux ;  
Mais, ô fatalité !... le sort, de sa tenaille,  
Voulait broyer le cœur du père courageux.

Spectacle repoussant ! c'était deux corps livides,  
Deux cadavres que Pierre avait ravis aux flots !  
Ils étaient là, gisant sur des grabats humides,  
Le visage éclairé par le feu des falots.....

Pierre était atterré. Des larmes abondantes  
Inondaient sa figure aux traits mâles et beaux ;  
Debout, pâle, muet, il ressemblait aux plantes  
Qui vivent sans chaleur à l'ombre des tombeaux !

Il avait tout perdu dans l'espace d'une heure :  
Son adorable femme et ses fiers rejetons ;  
Il ne lui restait plus que sa sombre demeure  
Où les sanglots allaient remplacer les chansons !

Les bateliers, émus, regardaient en silence  
L'éloquente douleur de notre infortuné,  
Et suppliaient tout bas la sainte Providence  
De secourir ce brave au chagrin destiné.

Mais Pierre, tout à coup, vaincu par la souffrance,  
—Ce mal dont les humains doivent subir la loi—  
Roula sur le carreau, privé de connaissance,  
En s'écriant : “ Seigneur, ayez pitié de moi !...”

\* \* \*

Trois semaines après cette scène terrible,  
Que la plume ne peut fidèlement tracer,  
Pierre quittait le lit. Il était impossible,  
Pour qui l'avait connu, de le voir sans pleurer.  
Ce n'était plus cet homme à la fière encolure,  
Au visage serein, aux bras si vigoureux !  
Du vieillard il avait déjà toute l'allure ;  
La tistesse trônait sur son front anguleux.

Durant quatorze jours des hommes de science,  
Les habiles docteurs E. Rousseau, C. Lemieux  
L'avaient soigné tous deux avec intelligence,  
Et leurs soins cependant restaient infructueux ;  
Mais le quinzième jour, ouvrant ses lèvres blêmes,  
Le malade avait pris un grand bol de bouillon,  
Et malgré ses douleurs et sa faiblesse extrêmes,  
Récitait plusieurs fois, tout haut, une oraison.

Oh ! c'était le signal de la convalescence !  
Il allait donc revoir “ la déesse Santé,”  
Qui depuis quelques temps brillait par son absence  
Sous ce toit où naguère elle avait tant chanté !

Oui, quatre jours plus tard, grâce à la médecine,  
Cet art—sublime don fait à l'homme par Dieu,—  
Le malade mangeait les mets de sa cuisine,  
Et le soir se berçait en attisant le feu.

Il n'avait presque plus de douleurs corporelles ;  
Son estomac pouvait recevoir tous les mets,  
Mais l'âme, hélas ! portait des blessures cruelles  
Que les princes de l'art ne guérissent jamais !...

C'est en vain qu'il cherchait souvent à se distraire  
En lisant les journaux ou quelques bons romans ;  
L'inexorable sort semblait toujours se plaindre  
A lui rendre odieux ces doux amusements.  
Alors il s'écriait, la voix pleine de larmes :  
“ Accordez-moi, mon Dieu, la résignation,  
“ Ou faites-moi goûter les douceurs de vos charmes  
“ En daignant m'appeler dans la sainte Sion !”

Enfin Dieu lui donna la force et le courage  
De porter des malheurs le pénible fardeau ;  
A la forge bientôt il conduisait l'ouvrage,  
Pendant que trois gaillards manœuvraient le marteau.

\* \* \*

Un illustre défunt qui vit dans la mémoire  
Des hommes d'aujourd'hui, le bon curé Charest,  
Venait souvent le voir pour lui parler d'histoire  
Et surtout des héros que Franceur admirait.  
Le malade écoutait les récits du saint prêtre,  
Récits qui l'enflammaient au suprême degré ;  
Au seul nom de la France, il sentait tout son être  
Tressaillir. Ah ! ce nom était pour lui sacré.  
Aussi, c'est qu'il l'aimait ce beau pays de France,  
—Soleil que les Prussiens ne pourront obscurcir !—  
C'est là que ses aïeux prirent jadis naissance,  
Et c'est là qu'il aurait voulu vivre et mourir !  
Or, depuis que la mort de sa faulx redoutable  
Avait moissonné Rose et ses deux chers enfants,  
Il ne nourrissait plus qu'un désir admirable :  
Combattre en *Canadien* contre les Allemands !

Il lui fallait partir ; car l'eau de notre fleuve  
Rappelait à son âme un spectacle navrant :  
Toujours il croyait voir—insupportable épreuve—  
Les défunts entraînés par l'horrible courant.

Mais un autre motif plus grand que la souffrance  
L'engageait à partir pour le sol étranger ;  
Il se disait souvent :  
“ Quand on aime la France,  
On doit la secourir à l'heure du danger !”

J.-B. CAQUETTE.

(A suivre)

## ECHOS DES THÉÂTRES ET CONCERTS



Le Canada devient décidément amateur de musique  
et la saison de cette année nous promet beaucoup de  
divertissements.

M. Ernest Lavigne, l'entrepreneur directeur de la  
Fanfare de la Cité et l'excellent musicien, fait venir  
d'Europe cinquante artistes qui se feront entendre *tous*  
*les jours*, dans la magnifique propriété située sur les  
rues Notre-Dame et Panet.

M. Lavigne a eu une excellente idée, et j'espère que le  
public aura le bon esprit d'en profiter.

\* \* \*

A Trois-Rivières, l'*Union Musicale* a fait un engage-  
ment avec MM. Weber, clarinettiste et violoniste, ex-  
soliste des Guides (musique du roi de Belgique), et profes-  
seur au Conservatoire de Gand.

\* \* \*

Il me faut signaler le prochain concert d'adieu de M.  
Edouard LeBel, qui aura lieu, le 20 mai, au Queen's Hall.

M. LeBel, qui nous quitte pour se rendre à Coaticook,  
est un excellent ténor dont tout le monde a pu apprécier,  
maintes fois, le talent et le bon goût.

Le programme de cette soirée est très alléchant.

Mme Filiatrault, M. Paul Wiallard et d'autres ama-  
teurs bien connus et appréciés à juste titre, prêteront  
leur concours en cette circonstance.

\* \* \*

*Deacon's Daughter*, jouée à l'Académie de Musique, la  
semaine dernière, est une pièce américaine, mais d'un  
genre peu cultivé par nos voisins, probablement parce  
qu'il est de bon goût.

Mlle Pixley et M. Daly sont les deux acteurs de  
résistance de la troupe.

Mlle Pixley est une comédienne de réel talent qui  
n'est pas tenue d'avoir recours aux trucs ordinaires des  
cabotins pour faire rire le public ou pour le faire pleu-  
rer. Elle chante aussi avec beaucoup de goût et de  
méthode.

On peut adresser les mêmes compliments à M. Daly,  
le *Deacon*.

Si j'avais souvent le plaisir de voir des pièces et des  
troupes de ce genre, je me reconcilieraient bientôt avec le  
théâtre yankee.

## ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE  
ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous  
n'enversons le journal à personne, à titre d'essai. Cette  
mesure est prise en raison du bon marché du prix de  
l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus  
grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher  
de tous les journaux illustrés du monde entier.

## CHRONIQUE DE LA MODE



taille. Ce simple changement donne au costume la grâce que beaucoup de femmes réclamaient.

Dans les soirées, on fait beaucoup d'excellente musique. Pour ces réunions les toilettes d'un genre simple sont toujours élégantes, étant rehaussées par de riches passementeries. La mode est plus que jamais aux broderies, et cette demi-saison va donner encore un regain de nouveauté à toutes les fantaisies luxueuses. On ne se contente plus de soutacher les robes, on les brode au plumetis, au passé, et l'on fait des choses merveilleuses, comme travail et délicatesse de coloris. J'ai remarqué ainsi une délicieuse robe en cachemire vert lumière, ouverte sur un tablier en soie royale d'une nuance un peu plus foncée, brodée en soie de plusieurs tons éteints. Corsage à plastron également brodé, ainsi que le revers des manches. A la taille ceinture en galon rappelant les nuances de la broderie.

A citer encore dans le même genre, une toilette en faille vieux rouge, ouverte sur un dessous de même teinte voilé de Chantilly. Sur les côtés panneaux retroussés de broderies noires encadrant le tablier. Corsage dans le même style, et manches se boutonnant jusqu'aux coudes.

Avec le costume actuel, toujours à jupe droite, le mantelet ajusté derrière à pans courts, très orné, sera certainement le préféré. La pelisse, la redingote à grandes manches de dentelle si élégantes, sont plutôt des vêtements pour la voiture. Le bouffant qu'elles développent au haut du buste, rend plus étrange encore le rétrécissement formé par les plis droits de la jupe fourreau. Ainsi vêtue, la femme manque absolument de grâce, et comme elle a la notion innée du beau, et recherche avant tout ce qui lui sied, elle adoptera certainement pour l'été l'écharpe ou le mantelet en dentelle, en tulle, aux broderies Empire, si dégagé et si gracieux. Avec ce vêtement et la petite capote si coquettement chiffonnée et garnie de fleurs en diadème, la toilette même en étoffe simple sera toujours distinguée.

Dans le moment la mode a un petit air de pénitence qui lui va fort bien. Elle affecte un goût très prononcé pour le costume tailleur en bure ou drap, d'un joli ton dahlia, cendre ou carmélite; au lieu du petit chapeau couronné de fleurs, elle choisit la toque si charmante dans sa simplicité. Cette forme, qui coiffe à ravir les jeunes femmes, est artistement chiffonnée en étoffe pareille à la robe. Sur le devant un peu à gauche près de l'oreille, un essaim d'ailes noires ou de fleurs un peu tristes, comme les chrysanthèmes aux nuances rouillées, donnent au costume son cachet de sévérité.

Nous pouvons citer dans les chapeaux, des pailles en tous genres, en mettant en première ligne le chapeau de crin et le chapeau de paille de riz. Les garnitures en sont charmantes, des rubans aux longues coques couvrent la calotte basse, et les bords, larges devant, sont relevés derrière par une gerbe de fleurs ou d'herbes mélangées qui retombent sur la nuque.

Ensuite la capote à passe couverte de fleurs formant turban dégageant la tête derrière. C'est, comme façon et ornement, la coiffure qui a le plus de style. Très joli aussi le petit béguin au fond légèrement arrondi et coulé. Au bord, dentelle drapée à plat sur les côtés et

s'élevant au milieu en petites coques; entre ces coques on pose une fleur, un oiseau, un rien quelconque, mais l'ensemble est original et séduisant.

Le printemps a fait de nouveau reparaitre les ombrelles, mais jusqu'à présent il y a peu de modèles à signaler. La canne se fait toujours haute pour ne pas effleurer le chapeau, et le pommeau d'or ciselé, le manche d'ivoire restent les préférés. On verra moins de parasols rouges, mais des carreaux et des rayures larges, satinées, auront beaucoup de succès. L'ombrelle de chantilly, plissée finement sur transparent et ornée d'un beau nœud en ruban de satin jonquille, mauve, vieux rouge, vert Nil, est toujours élégante et sera cette saison encore l'ombrelle que l'on portera en visites et en voiture.

ROSE COUTURIER.

## PORTRAITS DES BÉBÉS DU CONCOURS

Tel que nous nous l'étions proposé, nous publierons prochainement les portraits en grand d'un grand nombre des plus beaux bébés qui figuraient sur notre liste de concurrents.

Ces portraits réunis en une grande page, seront envoyés en prime à tous nos abonnés et mis en vente chez tous les dépositaires de LA VIE ILLUSTRÉE.

Nous prions les exposants de nous faire parvenir, aussitôt que possible, les portraits des concurrents.

Les exposants pourront aller faire photographier leurs enfants, à nos frais, chez Quéry Frères, 10 Côte St Lambert: ils recevront une permission à cet effet au bureau de LA VIE ILLUSTRÉE.

## UNE PETITE RÉPUBLIQUE

La plus petite République du monde, c'est celle de Goust, dans les Pyrénées, sur la frontière franco-espagnole.

Cette République minuscule ne compte qu'une centaine d'habitants, tous catholiques.

Un conseil d'anciens est leur gouvernement. Ils ne paient ni taxes, ni impôts.

Ils n'ont ni maire, ni curé, ni médecin. Ils font baptiser leurs enfants, ensevelir leurs morts et consacrer leur union à "l'étranger" dans la petite bourgade voisine de Laruns.

On y parle une langue qui tient le milieu entre l'espagnol et le français.

La population de la République de Goust n'a pas varié depuis plusieurs siècles.

## VARIÉTÉS

Une phrase aimable cueillie dans un roman moderne: —Je marchais à tâtons dans les silences de la nature. Où diable le malheureux posait-il les pieds?

\*\*

B... va se marier.

On montre à C... le cadeau de noce.

—Le présent, dit-il, vaut mieux que le futur!

\*\*

Chez le marchand de musique.

Une bonne arrive essouffée, s'arrête interdite, paraît chercher quelque chose dans sa mémoire, puis tout d'un coup et avec la joie d'une personne qui a retrouvé un mot oublié:

—Je me rappelle! Donnez-moi pour mademoiselle la Sérénade de Chouberski et l'ouverture du Cuniche de Balsac!

\*\*

Chose est allé consulter le docteur Purgeraide pour un petit mal d'yeux:

—Bassinez-vous, lui dit l'éminent praticien, la partie malade avec de l'eau de roses, et ne sortez qu'avec des "conserves fumées"? Vous savez ce que c'est?

—Parfaitement.

Depuis ce temps-là, Chose ne sort plus qu'avec un jambon sous chaque bras.

## MAI



SONNET

Hosanna! La forêt renaît à ses ruines;  
La mousse attache au roc son manteau de velours;  
La grive chante; au loin les grands bœufs de labours.  
S'enfoncent tout fumants dans les chaudes brumes.

Le soleil agrandit l'orbe de son parcours;  
On ne sait quels frissons passent dans les ravines;  
Et dans l'ombre des nids.—fidèle aux lois divines—  
Bientôt va commencer la saison des amours.

Aux échos d'alentours chantant à gorge pleine,  
Le semeur dont la main fertilise la plaine,  
Jette le froment d'or dans les sillons fumés.

Sortons tous; et groupés sur le seuil de la porte,  
Respirons à loisir le vent qui nous apporte  
Comme un vague parfum de lilas embaumés!

## LE PREMIER JUGEMENT SUR L'EXPOSITION

M. Julien Price écrit ce qui suit dans le *Pall Mall Gazette*, à propos de l'Exposition de 1889:

"Ce sera la plus colossale et la plus extraordinaire que le monde ait jamais vue. Il faut avoir visité tout récemment les travaux pour se rendre compte de la rapidité vertigineuse avec laquelle ils avancent et pour se faire une idée de cette ampleur sans égale, comme conception et comme exécution.

"Les Français aiment à faire grand: ils sont en train de prouver une fois de plus qu'ils s'y entendent. Leur Exposition du centenaire de 1889, comparés surtout aux misérables déballages que nous avons coutume de voir à Kersington, est déjà absolument stupéfiant. Ni les peines, ni l'argent n'ont été ménagés. Rien de mesquin n'afflige le regard. Jusque dans la plus petite charpente de fer, le sentiment artistique et le goût éclatent. Le résultat est de nature à démontrer à l'univers que la France est toujours la plus laborieuse et la plus artiste des nations, et qu'une fois résolue à faire une chose, elle sait s'y mettre corps et âme. Si les nuages dont l'horizon politique reste chargé, n'éclatent pas en orage, l'Exposition va attirer à Paris la moitié du monde civilisé, et certes à bon droit, car c'est la plus belle que le globe ait jamais vue."

Venant d'un Anglais, ce jugement est bon à signaler. Ce que ce jugement a surtout de remarquable, c'est qu'il est absolument juste et que depuis plus de six mois l'opinion publique a reçu l'impression du grandiose spectacle promis aux visiteurs.

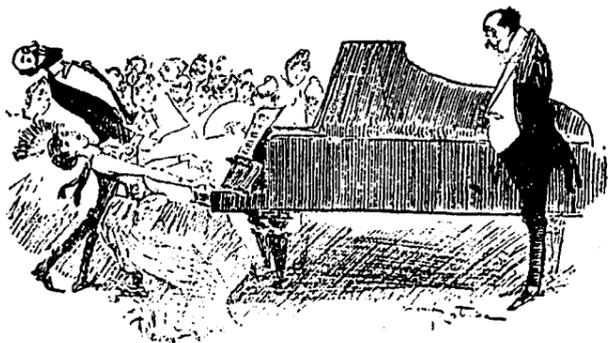
De plus, cette Exposition pourra être contemplée du haut d'une tour de 300 mètres, effilée et découpée comme une dentelle, spectacle que n'aura jamais eu aucun homme au monde.

## PREMIERS NUMÉROS

Nous pourrions fournir aux nouveaux abonnés ou à toute autre personne désireuse de garder la file de LA VIE ILLUSTRÉE, tous les numéros qui auront paru.

PETIT CODE DE LA BONNE COMPAGNIE.

(Suite)



DES VISITES EN GÉNÉRAL A LA VILLE

Il y a plusieurs sortes de visites : celles intimes et celles de cérémonie.

Les visites intimes ne sont tenues à aucune règle, parce qu'elles dépendent complètement du degré d'intimité qui existe entre vous et les personnes que vous allez visiter ; c'est donc à vous de juger ce que vous devez faire, les rapports intimes ne se réglant que par le tact et discrétion.

Mais il n'en est pas de même pour les visites de cérémonie, qui sont réglées selon une étiquette qu'il importe de connaître quand on veut tenir convenablement sa place dans le monde.

Il n'y a pas de jours proprement dits qui soient déterminés par l'usage pour rendre des visites, tous sont donc également bons comme principe ; mais on doit toujours choisir ceux qui ont été adoptés, pour recevoir, par les gens que l'on va visiter ; sans cela on leur donnerait à croire qu'on désire ne pas les rencontrer chez eux, ce qui serait une impolitesse.

Quand aux heures, c'est différent ; il en est d'adoptées par l'usage, et généralement à Paris celles qu'on doit choisir sont de 3 à 6 heures.

Les visites du soir ne sont habituellement faites que par les hommes.

Il existe pourtant une exception pour les maisons où l'on donne des soirées par quinzaine ou par huitaine sans faire d'invitation ; et les femmes qui y vont passer soit une demi-heure, soit une heure, font très-réellement une visite ; mais par exemple, pour ces visites, une toilette de soirée est indispensable ; tandis que pour une visite de jour une toilette élégante et simple sera toujours de bon goût.

Si une personne de votre connaissance vient d'obtenir un haut emploi ou une faveur quelconque, envoyez-lui aussitôt, soit une carte, soit une lettre ; mais ne lui faites de visite que beaucoup plus tard ; et encore si vous n'êtes pas très-intime, il est de meilleur goût de vous en abstenir, pour ne point avoir l'air d'un solliciteur.

C'est tout le contraire que vous devez faire pour une personne de votre connaissance que frappe la fortune ou la disgrâce ; car, dans ces cas-là, une visite prompte montre, en même temps, beaucoup de cœur et beaucoup de savoir-vivre.

Une visite de cérémonie doit être courte, un quart d'heure à peu près ; mais s'il arrive une visite au bout de huit ou dix minutes que vous êtes là, vous pouvez profiter de cette circonstance pour prendre congé de la maîtresse de la maison, si vous en avez le désir.

Si vous avez accepté un dîner, vous devez après faire dans la maison une visite dite de digestion dans la huitaine, et si vous en étiez empêché par une cause grave, il faudrait vous en excuser par une lettre.

Si vous faites une visite de félicitation pour un mariage ou pour une naissance, cette visite doit avoir lieu dans la quinzaine qui suit cet heureux événement ; mais si c'est une visite de condoléance mortuaire, vous devez vous présenter dans la huitaine.

Quand vous apprenez qu'un de vos amis est malade, vous lui devez une visite aussitôt ; mais n'insistez pas pour être reçu si l'on vous prie pas d'entrer.

Au renouvellement de l'année, les visites sont de rigueur.

Elles se font la veille du jour de l'an à des supérieurs ainsi qu'aux grands parents, et le jour de l'an même à ses père et mère, oncles et tantes, sœurs et frères aînés.

On a toute la première semaine de janvier, comme

déjà, pour faire ses visites à ses cousins, cousines ou autres personnes alliées.

On a toute la première quinzaine de janvier pour faire les visites à ses amis.

On a tout le mois de janvier pour faire les visites de bonne année aux personnes avec lesquelles on est en rapport de société seulement.

Les visites de jour de l'an, à moins que ce ne soit chez des amis qu'on les fait, doivent être plus cérémonieuses que les autres visites ; elles doivent donc se faire en grande toilette de jour et durer moins d'un quart d'heure.

Quand, après une maladie, on est rentré en santé on doit des visites à toutes les personnes qui ont fait prendre de vos nouvelles.

Les visites de cérémonie se font rarement ; elles ont lieu ordinairement après une invitation quelconque qui a été acceptée par vous au retour de la campagne, pour prendre congé quand on part, à l'occasion du jour de l'an, d'une lettre de faire part contenant une convocation, ou encore quand un événement important nécessite cette politesse.

On doit également une visite à toute personne qui vous a envoyé de l'argent sur une lettre de quête que vous lui avez adressée.

Si vous voyez le maître ou la maîtresse de la maison ayant l'air distrait dans une visite que vous faites, prenez congé d'eux adroitement, n'y eût-il que cinq minutes que vous fussiez arrivés ; car vous les gênez pour une cause ou pour une autre ; et la meilleure preuve d'un véritable savoir-vivre est de savoir se retirer à propos.

Je l'ai déjà dit et je ne me lasserai pas de le répéter, le véritable savoir-vivre demande du tact avant tout. Ainsi, quand on va faire une visite à une dame dont le mari n'est pas au logis, et qu'on sait qu'il vit en bonne intelligence avec elle, il est de la plus simple politesse de lui en demander des nouvelles, ce qui se fait en disant avant toute conversation établie : *J'espère, madame, que M. X. est en bonne santé ?* et c'est à la personne à laquelle on s'adresse à continuer la conversation sur ce sujet si cela lui convient, car avec cette seule phrase l'amabilité polie est satisfaite.

Mais si, au contraire, on sait que la mésintelligence règne dans le ménage, le vrai savoir-vivre vous fait la loi de vous abstenir de parler de son mari à votre visitée, de quelque façon que ce puisse être.

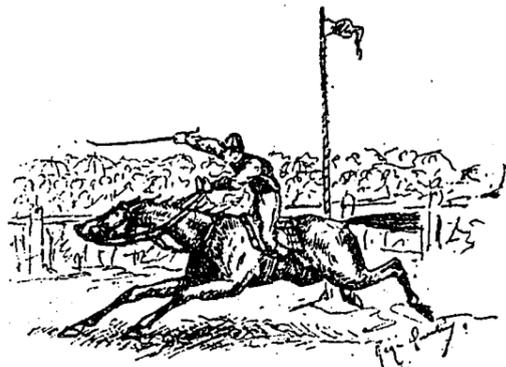
MME. DE BASSANVILLE



Dernièrement a eu lieu, à Arthabaska, le mariage de M. Henri Laurier, frère de l'honorable M. Laurier, avec Melle Pépin, fille aînée de M. L. O. Pépin, maire d'Arthabaska.

Un amateur de fromage s'arrête devant un superbe roquefort et questionne le marchand : —Dites-moi, mon ami, sont-ils en vie ?

ECHOS DU SPORT



Un concours de carabine aura lieu prochainement entre deux membres de deux clubs des Etats-Unis. L'enjeu est de \$500.

Les singulières conditions de ce concours seront les suivantes :

Les deux concurrents tireront un nombre de coups limité, quatre heures durant, et celui qui aura mis dans le blanc le plus grand nombre de fois, sera proclamé vainqueur.

\* \*

Il se prépare un grand match d'échecs entre MM. Fleming et Kelly.

Les conditions ne sont pas encore complètement arrêtées.

\* \*

Avis aux joueurs de pool :

Alfred de Oro, le champion cubain, porte un défi à tous les joueurs de pool du monde.

LES ENNEMIS

Avez-vous des ennemis ? dit un confrère américain. Allez votre chemin sans vous en préoccuper autrement. S'ils vous barrent la route, passez à côté et faites votre devoir sans vous inquiéter de leur dépit.

Un homme qui n'a pas d'ennemis n'est pas apte au succès dans les combats de la vie ; il est de cette espèce de matière si facile à façonner que le premier venu peut la pétrir.

Un caractère fortement trempé, un homme qui pense par lui-même et dit ce qu'il pense, est sûr d'avoir à la fois des ennemis acharnés et de chauds amis. Les uns et les autres lui sont aussi nécessaires que l'air frais ; ils le tiennent toujours en activité.

Un homme célèbre qui était entouré d'ennemis avait coutume de dire en parlant d'eux : " Ce sont des étincelles qui s'éteindront d'elles-mêmes si vous ne soufflez pas dessus." Vous vous exposez à vous faire insulter en discutant avec eux. Laissez-les babiller, ces pauvres diables.

Faites votre devoir et il s'opérera une réaction tôt ou tard ; il arrivera alors que des centaines de personnes qu'on avait préjugées contre vous reconnaîtront leur erreur.

STATISTIQUE

Souvent, dans une conversation, l'on parle de la population des principales villes de France, mais sans pouvoir en préciser le chiffre exact. Pour la convenance des lectrices et lecteurs, nous donnons les chiffres suivants, d'après le recensement de 1886, pour les villes de France comptant plus de 100,000 habitants :

Paris.....	2,344,500
Lyon.....	401,620
Marseille.....	376,143
Bordeaux.....	240,582
Lille.....	188,272
Toulouse.....	147,617
Nantes.....	127,482
St Etienne.....	117,875
Le Havre.....	112,074
Rouen.....	107,165
Roubaix.....	100,299

# AU TEMPS DES NOISETTES

CHANSONNETTE

MUSIQUE DE F. DORIA.

PAROLES DE CAMILLE SOUBISE.  
*All.<sup>ro</sup> Joyeux.*

PIANO

Des l'aube du jour, les filles d'Ar - bois  
Aux lèvres vermeil

les, S'en vont buti - ner à travers les bois, Comme des a - beil

les ! Et - les font pleuvoir, sur leurs blonds cheveux, La ro - sée en

per les Et mêlent soudain leurs ri - res joyeux

Au rire des mer les ! Risettes par ci, risettes par la Savez - vous d'ou

*Refrain.*

vient ce charmant bruit là, Le bruit des riset tes ?.. C'est le long du

bois qu'on entend ce - la, C'est le long du bois qu'on entend cela, Au temps des noiset

*crescendo.* *mf*

tes ! Au temps des noiset - tes des noi - set tes !

*f* *sec.*

## LA CORDE AU COU

3

PREMIÈRE PARTIE

## Le Feu du Valpinson et la Tentative d'Assassinat

IX

Suite

—Et ce n'est pas tout, poursuivit le juge, enflant de plus en plus la voix. Je vous interroge et vous confessez être resté dehors hier soir de huit heures à minuit. Je vous demande l'emploi de ces quatre heures, vous refusez de me le dire. J'insiste, vous mentez. Et je suis obligé, pour vous confondre, de vous produire les témoignages de Ribot, de Gaudry et de la femme Courtois, qui vous ont reconnu là où vous prétendez n'être pas allé. Cette dernière circonstance seule vous condamne. Quel a donc été l'emploi de cette soirée, que vous ne pouvez le faire connaître ! Vous vous prétendez innocent. Aidez-moi à faire éclater votre innocence. Parlez. Qu'avez-vous fait, de huit heures à minuit ?

M. de Boiscoran n'eut pas le temps de répondre. Depuis un moment déjà montaient de la cour comme des clameurs sourdes, et le tumulte d'une foule irritée.

Un gendarme entra tout effaré.  
—Messieurs, dit-il, s'adressant au juge d'instruction et au procureur de la République, il y a en bas une centaine de paysans, hommes et femmes, qui veulent faire un mauvais parti à M. de Boiscoran ; ils le demandent, ils disent qu'il le leur faut pour le traîner à la rivière. Quelques hommes sont armés de fourches, mais les femmes sont les plus enragées. Mon camarade et moi avons toutes les peines du monde à les contenir.

Et, en effet, comme pour appuyer ses assertions, les clameurs se rapprochèrent et redoublèrent, et très distinctement on entendit crier :

—A l'eau Boiscoran ! A l'eau l'incendiaire !  
Le procureur de la République se leva :  
—Descendez dire à ces paysans, commanda-t-il, que la justice interroge le prévenu, et qu'ils la troublent, et que s'ils continuent, c'est à moi qu'ils auront affaire !  
Le gendarme obéit.

M. de Boiscoran était devenu livide.  
—Tous ces malheureux me croient donc coupable murmura-t-il.

—Oui, répondit M. Galpin-Daveline, et vous comprendriez leur indignation, jusqu'à un certain point légitime si vous connaissiez les déplorables événements de la nuit.

—Quoi encore ?  
—Deux pompiers de Sauveterre, dont un, père de cinq enfants, ont péri dans les flammes. Deux hommes, un fermier de Bréchy et un gendarme, en essayant de leur porter secours, ont été si grièvement brûlés qu'on craint pour leur vie.

M. de Boiscoran se taisait.  
—Et c'est vous, poursuivit le juge, qu'on accuse de tant de malheurs. Vous voyez combien il importerait de vous justifier.

—Eh ! le puis-je !  
—Si vous êtes innocent, oui. Faites-moi connaître l'emploi de votre soirée.

—Je vous ai dit tout ce que je pouvais dire.  
Le juge d'instruction, pendant une bonne minute, parut réfléchir ; puis :

—Prenez garde, M. de Boiscoran, prononça-t-il, je vais être obligé de décerner contre vous un mandat.  
—Faites.

—Je vais être forcé de vous faire arrêter séance tenante et diriger sur la prison de Sauveterre.  
—Soit.

—Vous avouez donc !  
—J'avoue que je suis victime d'un concours inouï de circonstances. J'avoue que vous avez raison, et qu'il faut l'idée d'une Providence pour expliquer certaines fatalités. Mais, par tout ce qu'il y a de saint au monde, je le jure, je suis innocent.

—Prouvez-le !  
—Eh ! ce serait fait, si je pouvais.

—Veuillez alors vous habiller, monsieur, et vous préparer à suivre les gendarmes.

Sans un mot, M. de Boiscoran passa dans son cabinet de toilette, et il fut suivi par son valet de chambre portant des vêtements.

Tout occupé de dicter à son greffier la dernière partie de l'interrogatoire, M. Galpin-Daveline semblait oublier "son prévenu."

Le vieil Antoine en profita.  
—Monsieur, souffla-t-il à l'oreille de son maître, tout en paraissant l'aider.

—Quoi

—Chut ! Plus bas ! La fenêtre du fond du cabinet est ouverte. Elle n'est qu'à vingt pieds du sol du jardin. La terre, au-dessous, est molle, tout près est un des soupiraux des caves, et au fond est la cachette que vous connaissez. La mer n'est qu'à cinq lieues, j'aurai un bon cheval cette nuit, à l'entrée du parc.

Un amer sourire monta aux lèvres de M. de Boiscoran.  
—Et toi aussi, fit-il, toi, mon vieil ami, te me crois coupable.

—Je vous en conjure, monsieur, insista Antoine, je répons de tout ; il n'y a que vingt pieds. Au nom de votre mère !

—Mais, au lieu de lui répondre, Jacques de Boiscoran se retourna et appela le juge d'instruction.

Et quand M. Galpin-Daveline se fut rapproché :  
—Voyez cette fenêtre, monsieur, lui dit-il. J'ai de l'argent, de bons chevaux, et la mer est à cinq lieues... Un coupable vous eût échappé. Je suis innocent, je reste.

En un point, du moins, M. de Boiscoran disait vrai : rien ne lui était plus aisé que de s'évader et de gagner le jardin, et très probablement cette retraite que lui rappelait son valet de chambre.

Mais après ?  
Il avait, c'était incontestable, le vieil Antoine l'aidant surtout, quelques chances de se soustraire à toutes les recherches. Mais il était plus probable, mille fois, qu'il serait découvert dans sa cachette même, ou rejoint en essayant d'atteindre la côte.

S'il réussissait à fuir, que deviendrait-il ? En quels pays et sous quels travestissements éviterait-il une extradition toujours menaçante ?

Ce serait bien autre chose, s'il était repris. Sa situation, déjà si compromise, serait alors perdue sans ressources. Fatalement sa tentative de fuite serait considérée comme le plus explicite des aveux.

En de telles conditions, résister à la tentation de s'évader et bien faire savoir qu'on résistait, qu'on tenait à rester sous la main de la justice, c'était bien moins démontrer son innocence que donner la preuve d'une rare habileté.

Voilà ce qu'en un clin d'œil aperçut ou crut apercevoir M. Galpin-Daveline.

C'est d'après soit qu'on juge les autres. Calculateur oblique et circonspect, il n'admettait pas les inspirations soudaines, les mouvements irréflectés.

Et de cet accent de froid persiflage de l'homme qui tient à bien faire comprendre qu'il n'est pas dupe :

—Il suffit, monsieur, fit-il. Cette circonstance, comme toutes les autres, sera relatée au procès-verbal.

Bien autres étaient les idées du procureur de la République et du greffier Méchinot.

Si le juge d'instruction était trop aveuglé par ses préventions pour rien discerner, ils avaient fort bien remarqué, eux, par combien d'émotions étrangement diverses venait de passer le prévenu.

Etourdi tout d'abord, jusqu'au point de paraître croire à une plaisanterie de mauvais goût, sa contenance avait ensuite trahi la plus violente colère, puis la peur, puis l'abattement le plus complet. Mais à mesure que les charges s'étaient accumulées, toujours plus accablantes, et que le cercle de l'accusation s'était rétréci, bien loin de se démoraliser davantage, il avait semblé recouvrer son assurance.

—C'est tout de même singulier, grommela Méchinot. M. Daubigeon, lui, ne souffla mot. Mais lorsque M. de Boiscoran sortit de son cabinet de toilette, habillé et prêt :

—Une question encore, monsieur, fit-il.  
Le malheureux s'inclina. Il était pâle, mais calme et maître de soi.

—Je suis, dit-il, prêt à répondre.  
—Je serai bref. Vous avez paru surpris et indigné qu'on osât vous accuser, c'est une faiblesse. Institution humaine, la justice ne peut juger que sur des apparences. Réfléchissez et vous reconnaîtrez que toutes les apparences sont contre vous.

—Je ne le reconnais que trop.  
—Juré, vous n'hésiteriez pas à condamner un accusé qui se trouverait dans la même situation que vous.

—Non, monsieur, non !  
Le procureur de la République bondit sur sa chaise.

—Vous n'êtes pas sincère, fit-il.  
Tristement, M. de Boiscoran hochait la tête.

—C'est sans espoir de vous convaincre, monsieur, répondit-il, mais c'est en toute sincérité que je vous parle. Non, je ne condamnerais pas l'homme que vous dites, s'il s'affirmait innocent, et si je ne discernais pas le mobile de son action. Car enfin, à moins d'être fou, on ne commet pas un crime uniquement pour le commettre. Or, moi, je vous le demande, moi pour qui la destinée n'a eu que des sourires, moi qui suis à la veille d'un mariage ardemment désiré, pourquoi, dans quel but, dans quel intérêt aurais-je été incendier le Valpinson et tenter d'assassiner le comte de Claudieuse ?

Ce n'est pas sans une impatience mal dissimulée que M. Galpin-Daveline avait vu M. Daubigeon prendre la parole.

Saisissant l'occasion qui s'offrait d'intervenir :  
—Votre mobile, à vous, monsieur, interrompit-il, était la haine. Vous haïssiez mortellement le comte et la com-

tesse de Claudieuse. Ne protestez pas, ce serait inutile, tout le pays le sait, vous me l'avez dit à moi-même !

Jacques des Boiscoran pâlit encore, s'il était possible, et d'un ton d'écrasant dédain :

—Quand cela serait, prononça-t-il, je ne sais pas de quel droit vous abuseriez des confidences d'un ami, vous qui proclamiez en entrant ici, qu'il n'était plus d'amitié entre nous. Mais cela n'est pas. Jamais je ne vous ai rien dit de pareil. Mes sentiments n'ayant pas varié, je puis répéter mes paroles textuellement. Je vous ai dit que M. de Claudieuse était un voisin tracassier, entêté de ses droits et jaloux de son gibier jusqu'à l'absurde. J'ai ajouté que, s'il déclarait mes opinions politiques exécrables, j'estimais les siennes ridicules et dangereuses. Pour ce qui est de la comtesse, je vous ai dit simplement en manière de plaisanterie, qu'une personne si parfaite ne serait pas mon fait, et que je serais bien malheureux d'avoir pour femme une sorte de Madone qui traverse la vie sans presque daigner toucher la terre du bout de son orteil.

—Alors, c'est uniquement pour cela qu'un jour vous avez couché en joue le comte de Claudieuse ? Un flot de sang de plus à votre cerveau, et le meurtre avait lieu ce jour-là.

Un geste terrible trahit la colère de M. de Boiscoran ; mais se maîtrisant :

—Mon emportement était moins grand qu'il n'a dû le paraître, dit-il. J'ai pour le caractère de M. de Claudieuse la plus profonde estime. Ce m'est une grande douleur ajoutée à toutes les autres que de penser qu'il a pu m'accuser.

—Mais il ne vous a pas accusé ! interrompit M. Daubigeon, il a été au contraire le premier et le plus obstiné à vous défendre.

Et en dépit des signes que lui faisait M. Galpin-Daveline :

—Malheureusement, poursuivit le procureur de la République, tout cela n'enlève rien de l'évidence des faits qui vous accusent. Si vous vous obstinez à vous taire, c'est la cour d'assises, c'est le baignoire. Si vous êtes innocent, pourquoi ne pas essayer de vous justifier. Qu'attendez-vous, qu'espérez-vous ?

—Rien.  
Méchinot venait d'achever la rédaction du procès-verbal.

—Il faut partir, dit M. Galpin-Daveline.  
—Me sera-t-il permis, demanda M. de Boiscoran, d'écrire quelques lignes à mon père et à ma mère ? Ils sont vieux : un tel événement peut les tuer.

—Impossible ! fit le juge.  
Et, s'adressant au vieil Antoine :

—Je vais mettre les scellés sur cette pièce, dit-il, et vous en serez provisoirement le gardien. Vous savez à quelle surveillance cela vous oblige, et de quelles peines vous seriez puni si la justice ne retrouvait pas les pièces de conviction décrites au procès-verbal. Maintenant, comment regagner Sauveterre ?

Après mûre délibération, il fut arrêté que M. de Boiscoran ferait la route dans une voiture à lui, où monterait un gendarme. M. Daubigeon, le juge et le greffier, devaient reprendre la voiture du maire, toujours conduite par Ribot, lequel était furieux d'avoir été gardé à vue.

—Descendons, dit le juge, quand les dernières formalités furent remplies.

Jacques de Boiscoran descendait lentement. Il savait sa cour pleine de paysans furieux, et s'attendait à des huées.

Il se trompait. Le gendarme dépêché par M. Daubigeon avait si bien rempli sa mission que pas un cri ne retentit.

Mais lorsqu'il eut pris place dans sa voiture et que le cheval partit au trot, des malédictions frénétiques s'élevèrent, et une volée de pierres fut lancée, dont une blessa un gendarme au front.

—Décidément, vous portez malheur, mon accusé, dit cet homme, qui était un ami de celui qui avait été si cruellement blessé au Valpinson.

M. de Boiscoran ne répondit pas.

Il s'enfonça dans son coin, et parut tomber dans une sorte d'anéantissement dont il ne sortit qu'au moment où la voiture s'arrêta dans la cour de la prison de Sauveterre.

Sur le seuil de la geôle, le géolier, maître Blangin, attendait, souriant à l'idée de posséder un prisonnier de cette importance.

—Je vais vous conduire à ma plus belle chambre, monsieur, dit-il au malheureux, mais il faut auparavant que je donne un reçu au gendarme et que je vous écrive.

Et en effet, atteignant son registre crasseux, il écrivit le nom de Jacques de Boiscoran au-dessous du nom de Frumence Cheminot, un vagabond arrêté la veille, au moment où il escaladait une clôture.

C'en était fait : Jacques de Boiscoran était prisonnier, au secret.

## DEUXIÈME PARTIE

## L'AFFAIRE DE BOISCORAN

## I

L'hôtel de Boiscoran, rue de l'Université, 216, est d'apparence modeste.

Étroite est la cour qui le précède, et il serait hardi de donner le nom de jardin aux quelques mètres de terre humide qui s'étendent derrière.

Il ne faut pas se fier à ces dehors.

Le logis lui-même est un chef-d'œuvre de confortable, où des mains patientes et soigneuses ont réuni toutes les aises de la vie, et ce luxe solide dont le goût et le secret se perdent.

Le salon, où la marquise aime à s'entourer d'hommes politiques, est à la hauteur de ces magnificences.

L'homme était digne du cadre.

A soixante et un ans qu'il avait alors, le marquis était droit comme un I et de la maigreur la plus aristocratique. Il avait un grand diable de nez qu'il ne cessait de bourrer de tabac ; la bouche large, mais encore bien meublée, et de petits yeux brillants où se lisait toute la malice d'un amateur obligé de lutter sans cesse de ruses avec les marchands de curiosités et les brocanteurs de l'hôtel des ventes.

C'est vers 1845 qu'il avait atteint l'apogée de sa carrière, signalée par un grand discours sur le "droit de réunion" ; aussi semblait-il que sa montre se fut arrêtée cette année-là.

Toutes ses idées trahissaient l'homme de la dynastie de juillet, de même que son extérieur, son costume, sa haute cravate, ses favoris et le toupet qui bouclait son front, décelaient l'admirateur et l'ami du roi-citoyen.

Il ne s'occupait pas de politique pour cela, et même, à vrai dire, il ne s'occupait de rien.

A la seule condition de respecter l'inoffensive passion de son mari, Mme de Boiscoran régnait despotiquement au logis, admirant la fortune, régissant son fils unique, Jacques, décidant sans appel de toutes choses.

Inutile de rien demander au marquis, sa réponse était invariable :

— Adressez-vous à ma femme.

Cet excellent homme avait acheté la veille, un peu au hasard, un lot assez considérable de faïences, représentant des scènes de la Révolution, et sur les trois heures, installé dans son cabinet, une loupe à la main, il s'occupait d'établir l'origine et la valeur de ses plats et de ses assiettes, lorsque la porte s'ouvrit brusquement.

La marquise entra, tenant à la main un papier bleu. Elle était si défaits et si terriblement agitée quand elle entra dans le cabinet de son mari, qu'il en fut ému, lui qui, depuis de longues années, s'était fait une loi de ne s'émouvoir de rien.

Abandonnant le plat qu'il était en train d'examiner : — Qu'est-ce ? interrogea-t-il d'une voix inquiète qu'arrive-t-il ?

— Un horrible malheur.

— Jacques est mort ! s'écria le vieux collectionneur.

La marquise secoua la tête.

— Non, c'est plus affreux peut-être.

Le vieillard, qui s'était dressé à la vue de sa femme, se laissa pesamment retomber sur son fauteuil.

— Dis, balbutia-t-il, parle. J'ai du courage.

Elle lui tendit ce papier bleu qu'elle tenait, et lentement :

— Voici, fit-elle, la dépêche que je reçois à l'instant du valet de chambre de Jacques, de notre vieil Antoine.

D'une main tremblante, le marquis déplia le papier, et lut :

Malheur épouvantable. M. Jacques accusé d'avoir incendié château du Valpinson et assassiné comte de Claudieuse. Charges terribles contre lui. Interrogé, s'est à peine défendu. Vient d'être arrêté et conduit en prison. Désespéré. Que faire ?

La marquise avait tremblé que son mari ne fût comme foudroyé par cette dépêche, dont le laconisme révélait les terreurs d'Antoine.

Il n'en fut rien.

C'est de l'air le plus calme qu'il la replaça sur la table et que, haussant les épaules, il dit :

— C'est absurde !

Mme de Boiscoran n'en pouvait revenir.

— Vous n'avez pas compris, mon ami, commença-t-elle. Il l'interrompit.

— J'ai compris, fit-il, que notre fils est accusé d'un crime qu'il n'a pas, qu'il ne peut pas avoir commis. Est-il possible que vous doutiez de lui ! Quelle mère êtes-vous donc ! Je suis pour ma part, je vous l'assure, parfaitement tranquille. Jacques incendiaire, Jacques assassin ! C'est stupide.

— Ah ! vous n'avez pas lu la dépêche ! s'écria la marquise.

— Pardonnez-moi.

— Vous n'avez pas vu qu'il y a contre lui des charges...

— S'il n'y en avait aucune, il est clair qu'on ne l'eût pas arrêté. C'est désagréable, c'est même pénible.

— Mais il ne s'est pas défendu, monsieur.

— Parbleu ! Croyez-vous que si demain on venait m'accuser d'avoir dévalisé la boutique d'un bijoutier, je prendrais la peine de me défendre.

— Vous ne voyez donc pas, monsieur, qu'Antoine croit notre fils coupable ?

— Antoine est un vieux sot, déclara le marquis.

Et, tirant sa tabatière et bourrant son nez de tabac :

— D'ailleurs, raisonnons, fit-il. Ne m'avez-vous pas dit que Jacques est amoureux de la petite Denise de Chandoré ?

— Comme un fou, monsieur, comme un enfant.

— Et elle ?

— Elle adore Jacques, monsieur.

— Bon ! et ne m'avez-vous pas dit aussi que le jour de leur mariage est définitivement fixé.

— Depuis trois jours.

— Jacques vous a écrit à ce sujet ?

— Une lettre adorable.

— Où il vous annonce son arrivée ?

— Oui, il voulait faire lui-même ses emplettes de noces.

D'un mouvement superbe d'insouciance, le marquis frappa sur le couvercle de sa tabatière.

— Et vous voulez, fit-il, qu'un garçon tel que notre fils, Jacques, un Boiscoran, amoureux, aimé, qui va se marier, qui a la tête pleine de corbeilles de noces, ait commis un crime abominable ! Cela ne se discute pas, et la preuve, c'est que je vais, si vous le voulez bien, me remettre paisiblement à ma besogne.

Si le doute est contagieux, la foi est communicative.

Peu à peu, la marquise de Boiscoran se rassurait de l'assurance superbe de son mari. Le sang remontait à ses joues et le sourire à ses lèvres pâlies.

Et d'une voix plus ferme :

— Peut-être, en effet, dit-elle, ai-je été trop prompte à m'alarmer.

Du geste, le marquis approuvait.

— Oui, beaucoup trop prompte, chère amie, fit-il. Et même, entre nous, je vous engage à ne point vous en vanter. Comment la justice n'accuserait-elle pas ce pauvre Jacques, lorsque sa mère elle-même le soupçonne !

Mme de Boiscoran avait repris et relisait la dépêche d'Antoine.

— Et cependant, murmura-t-elle, répondant aux dernières objections de son esprit, qui donc, à ma place, n'eût été frappé d'épouvante ! Ce nom de Claudieuse, surtout.

— Eh bien ! mais c'est le nom d'un très-digne et très loyal gentilhomme, le meilleur que je sache, en dépit de ses façons de loup de mer.

— Jacques le hait, mon ami.

— Jacques, ma chère, se soucie de lui comme de l'an quarante.

— Ils ont eu plusieurs querelles.

— Nécessairement ; Claudieuse est un forcené légitimiste, et, comme tel, c'est toujours avec le dernier mépris qu'il parle de nous autres tous, qui avons servi la famille d'Orléans.

— Jacques lui a envoyé du papier timbré.

— Et il a parbleu bien fait, de même qu'il a eu tort de ne pas pousser le procès jusqu'au bout. Claudieuse a, sur le cours de la rivière qui nous sépare, La Pibole, des prétentions par trop exorbitantes. Ne voudrait-il pas, en toutes saisons et selon son gré, retenir les eaux, au risque de noyer les prés de Boiscoran, qui sont bien plus bas que les siens ! Déjà feu mon frère, qui était un ange de patience et de deux cœur, avait eu maille à partir avec ce despote.

Mais la marquise n'était pas convaincue.

— Il y a autre chose fit-elle.

— Quoi ?

— Ah ! c'est ce que je me demande.

— Jacques vous l'aurait-il donné à entendre ?

— Non. Voici ce qui s'est passé. L'an dernier, chez la duchesse de Champdoce, j'ai eu l'occasion de rencontrer la comtesse de Claudieuse et ses filles. Elle est charmante cette jeune femme, et comme nous donnions un bal la semaine suivante, l'idée me vint, que je mis aussitôt à exécution de l'inviter. Elle refusa, et d'un ton de réserve si glacial qu'il n'y avait pas à insister.

— C'est que probablement elle n'aime pas la danse, grommela le marquis.

— Le soir même, je parlai de ma démarche à Jacques. Il s'en montra très-irrité, et me dit, avec un emportement que son respect contenait à peine, que j'avais eu grand tort, et qu'il avait ses raisons pour n'avoir rien de commun avec ces gens-là.

Si parfaite était la sécurité de M. de Boiscoran, qu'il n'écoutait déjà plus que d'une oreille distraite, guignant du coin de l'œil ses précieuses faïences.

— Soit, interrompit-il. Jacques déteste les Claudieuses. Qu'est-ce que cela prouve ? On n'assassine pas, Dieu merci ! tous les gens qu'on déteste.

Mme de Boiscoran ne poursuivit pas.

— Enfin, demanda-t-elle, que faire ?

Elle avait si peu l'habitude de consulter son mari, qu'il parut stupéfait.

— L'important, répondit-il, est de tirer Jacques de prison. Il faudrait voir, consulter.

Quelques coups rapides et légers, frappés à la porte, l'interrompirent.

— Entrez ! cria-t-il.

Un domestique entra, portant une large enveloppe avec cette mention : télégraphie privée.

— Parbleu ! s'écria le marquis, j'en étais bien sûr ! Voilà qui va nous mettre l'esprit en repos !

Le domestique s'était retiré ; il rompit l'enveloppe. Mais, au premier regard jeté sur cette dépêche, le sourire se glaça sur ses lèvres ; il pâlit et dit seulement :

Mon Dieu !

Rapide comme la pensée, Mme de Boiscoran s'empara du papier fatal. Elle lut d'un coup d'œil.

Vite, arrivez. Jacques en prison, au secret, accusé d'un crime affreux. Toute la ville dit qu'il est coupable et qu'il a même avoué. C'est une infâme calomnie. Son juge et son ancien ami Galpin-Daveline, qui devait épouser cousine Lavrande. Ne sais rien, sinon que Jacques est innocent. C'est une intrigue abominable. Grand-père Chandoré et moi ferons l'impossible. Votre secours indispensable. Venez, venez. — Denise de Chandoré.

— Ah ! mon fils est perdu ! s'écria Mme de Boiscoran en fondant en larmes.

Mais déjà le marquis s'était redressé sous ce coup terrible.

— Et moi, s'écria-t-il, plus que jamais je dis comme Denise, qui est une brave fille ; Oui, Jacques est innocent. Mais il est en péril, je le reconnais, c'est un dangereux engrenage que celui d'un procès criminel. Que ne fait-on pas dire à un homme au secret.

— Il faut agir ! interrompit Mme de Boiscoran, demi-folle de douleur.

— Oui, et sans perdre une seconde. Nous avons des amis. Cherchons lesquels d'entre eux nous servirons le plus utilement.

— Je puis écrire à M. de Margeril.

De pâle qu'il était, le marquis devint livide.

— C'est vous ! s'écria-t-il, vous, qui osez prononcer ce nom devant moi !

— Il est tout-puissant, monsieur, mon fils est en danger.

D'un geste menaçant, le marquis l'arrêta.

— J'aimerais mieux, s'écria-t-il, de l'accent de la haine la plus atroce, j'aimerais mieux mille fois laisser mon fils innocent périr sur l'échafaud que de devoir son salut à cet homme.

Mme de Boiscoran semblait de s'évanouir.

— Mon Dieu ! balbutia-t-elle, vous savez pourtant bien que je n'ai été qu'imprudente.

— Assez ! interrompit durement le marquis.

Et se maîtrisant, grâce à un puissant effort :

— Avant de rien tenter, il faut savoir à quoi s'en tenir reprit-il. Ce soir, vous partirez pour Sauveterre.

— Seule ?

— Non. Je vous trouverai un conseil, un légiste habile et sûr, un avocat qui ne soit pas un homme politique, s'il en reste encore un. Il vous guidera, là-bas, et me tiendra au courant, afin que je puisse agir ici selon les circonstances. Denise a raison : Jacques doit être victime de quelque ténébreuse intrigue. N'importe, nous le sauverons. Mais il faut du calme, beaucoup de calme.

Et ce disant, il sonnait avec une telle violence, que tous les domestiques accoururent effarés.

— Vite, commanda M. de Boiscoran, qu'on aille me chercher mon avoué, maître Chapelain, qu'on prenne une voiture.

Le domestique qui se chargea de la commission fit une telle diligence que vingt minutes plus tard, maître Chapelain arrivait.

— Ah ! nous avons besoin de toute votre expérience, mon digne ami, lui dit le marquis. Tenez, lisez ces dépêches.

Fort heureusement l'avoué savait garder le secret de ses impressions, car il crut à la culpabilité de Jacques, sachant bien avec quelle circonspection sont délivrés les mandats d'arrêt.

— J'ai l'homme qu'il faut à madame la marquise, dit-il enfin.

— Ah !

— Un garçon que sa modestie a toujours empêché de se produire, bien qu'il soit un des plus habiles jurisconsultes que je sache, et un admirable orateur.

— Et vous le nommez ?

— Manuel Folgat. Je vais vous l'envoyer.

Deux heures après, en effet, le protégé de maître Chapelain franchissait le seuil de l'hôtel de Boiscoran.

C'était un homme de trente à trente-deux ans, très-brun, avec de grands yeux bien ouverts, et dont toute la physionomie respirait l'intelligence et l'énergie.

Il plut au marquis, lequel, après lui avoir exposé ce qu'il savait de la situation de Jacques, entreprit de lui faire connaître le terrain sur lequel il allait manœuvrer, lui disant quels alliés et quels adversaires il rencontrerait à Sauveterre, lui recommandant surtout de se fier à M. Seneschal, un vieil ami de la famille, personnage in-

fluent et le plus retors de tous ces diplomates de sous-préfecture, qui rendraient des points à Machiavel.

—Tout ce qu'il est humainement possible de faire sera fait, monsieur, dit l'avocat.

Et le soir même, à huit heures quinze minutes, la marquise de Boiscoran et Manuel Folgat prenaient place dans un coupé du chemin de fer d'Orléans.

## II

Le chemin de fer qui relie Sauveterre à la ligne d'Orléans doit une légitime célébrité à une série de courbes absolument inutiles, mais qui sont comme un défi au bon sens, et qui seraient le théâtre d'accidents quotidiens si l'on s'avisait de marcher à une vitesse de plus de huit ou dix kilomètres à l'heure.

La gare, toujours pour la plus grande commodité de messieurs les voyageurs, a été bâtie à une bonne demi-lieue de la ville, sur l'emplacement des jardins de M. Thibault, le premier banquier de l'arrondissement.

On y arrive par une jolie route, jalonnée d'auberges et de cabarets, lesquels, les jours de marché, s'empressent de paysans qui, le verre à la main et la bouche pleine de protestations de bonne foi, cherchent à se voler à qui mieux mieux.

Les jours ordinaires, même, cette route est assez fréquentée, car le chemin de fer est devenu un but de promenade.

On y va voir arriver ou partir les trains, dévisager les étrangers, et aussi épiloguer sur les motifs connus ou secrets qui peuvent déterminer M. un tel ou Mme une telle à se mettre en voyage.

Il était neuf heures du matin, lorsque approcha enfin de Sauveterre le train qui amenait la marquise de Boiscoran et maître Folgat.

La marquise était brisée des fatigues et des angoisses de cette nuit, passée toute entière à discuter les chances de salut de son fils, et d'autant plus anéantie que maître Folgat s'était étudie à ne pas encourager ses espérances.

C'est qu'il partageait, sans en avoir rien laissé paraître, les doutes de maître Chapelain.

De même que le vieil avocat, le jeune avocat s'était dit qu'on arrête pas un homme, tel que Jacques de Boiscoran, sans les plus fortes raisons, sans avoir en main de ces preuves qui valent presque une certitude.

Bientôt le train ralentit sa marche.

—Pourvu, mon Dieu ! fit Mme de Boiscoran, pourvu que Denise et M. de Chandoré aient en l'idée d'envoyer une voiture au-devant de nous !

—Pourquoi cela, madame ? demanda Folgat.

—Pour m'y jeter bien vite, monsieur, pour y dérober à tous les yeux ma douleur et mes larmes.

Le jeune avocat secoua la tête.

—C'est ce que vous vous garderez de faire, madame, dit-il, si j'ai sur vos actions quelque influence.

Elle le regardait d'un air surpris.

—Je veux dire, insista-t-il, qu'il ne faut pas que vous paraissiez éviter les regards. Ce serait une faute immense, peut-être irréparable. Que penserait-on, si l'on vous voyait désolée et en pleurs ? On penserait que vous êtes sûre de la culpabilité de votre fils, et ceux qui doutent encore, ne douteraient plus. Il vous faut, du premier coup, conquérir l'opinion ; car elle est souveraine, madame, dans les petits pays surtout, où chacun vit sous le contrôle immédiat du voisin. L'opinion s'impose à tous, et, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, elle poursuit les jurés jusque dans la salle de leurs délibérations.

—C'est vrai, murmurait la marquise, ce n'est que trop vrai !

—Done, madame, au nom des intérêts les plus sacrés, faites appel à toute votre énergie, refoulez au plus profond de votre âme vos maternelles angoisses, séchez vos larmes et montrez à tous une confiance superbe. Que chacun, en vous apercevant, se dise : Non, une mère n'est pas ainsi quand son fils est coupable.

Mme de Boiscoran se redressa.

—Vous avez raison, monsieur, dit-elle, et je vous remercie. Oui, c'est à moi de frapper l'opinion, et autant je souhaitais trouver la gare déserte, autant je désire maintenant qu'elle soit pleine de monde. Je vous ferai voir ce que peut une femme que soutient la pensée de son fils.

La marquise de Boiscoran n'était pas une femmelette. Tirant un peigne de son sac de voyage, elle répara le désordre de sa coiffure ; en quelques gestes rapides elle rétablit l'harmonie de sa toilette ; ses traits, grâce à une puissante projection de volonté, reprirent leur sérénité accoutumée ; elle contrainit sa bouche à sourire, sans qu'on discernât l'effort, et d'une voix d'un timbre pur et net :

—Regardez-moi, monsieur, dit-elle. Puis-je paraître, maintenant ?

Le train s'arrêtait devant les bâtiments de la station. Maître Folgat sauta légèrement à terre, et offrit la main à la marquise pour l'aider à descendre :

—Soyez satisfaite, madame, lui dit-il, votre courage ne sera pas perdu ; tout Sauveterre doit être là.

C'était plus d'à moitié vrai.

Dès la veille au soir, le bruit s'était répandu, semé par qui ? on ne sait—que la "mère de l'assassin", comme on

disait déjà charitablement, arriverait par le train de neuf heures, et chacun s'était bien promis à part soi de se trouver, par hasard, à la gare à son arrivée.

C'était une émotion à ne pas négliger, dans une localité où la conversation vit trois jours sur la dernière robe arborée par la sous-préfète.

De l'impression de Mme de Boiscoran, en se trouvant en face de tant de monde, nul ne s'était inquiété ni soucie.

C'est qu'à Sauveterre la curiosité a du moins cette qualité de n'être pas hypocrite. On y est indiscret naïvement et sans la moindre pudeur. On s'y plante carrément devant vous, et les yeux dans vos yeux, on s'efforce de démêler le secret de votre joie ou de votre douleur.

Il est vrai d'ajouter que les esprits étaient fort montés contre Jacques de Boiscoran.

S'il n'y eût eu à sa charge que la destruction du Valpinson et les coups de fusil tirés à M. de Claudieuse, ce n'eût été que peu de chose.

Mais l'incendie avait eu des conséquences épouvantables.

Deux hommes y avaient péri, et deux autres y avaient été blessés assez gravement pour qu'on les crût en danger de mort.

La veille, on avait vu un convoi sinistre traverser la rue Nationale.

Dans une charrette, recouverte d'un drap et près de laquelle marchaient deux prêtres, on rapportait les restes carbonisés et n'ayant plus forme humaine, de Bolton, le tambour, et du pauvre Guillebault. Dans une voiture qui suivait étaient les deux blessés, l'un, le gendarme, impassible ; l'autre, le fermier, poussant des cris déchirants.

Toute la ville avait pu voir la veuve de Guillebault se rendre chez le maire, portant entre ses bras son dernier enfant, et traînant, pendus à ses jupes, les quatre autres, dont l'aîné n'avait pas douze ans.

Atribuait tous ces malheurs à Jacques, les gens le chargeaient de malédictions et songeaient peut-être à les faire remonter en hués jusqu'à sa mère, jusqu'à la marquise de Boiscoran.

—La voilà !... la voilà ! murmura-t-on dans la foule, quand elle parut sur le seuil de la gare, donnant le bras à maître Folgat.

Seulement, on ne dit que cela, tant on était surpris de l'assurance de son maintien.

Deux courants aussitôt divisèrent l'opinion. Elle a du toupet ! pensaient les uns. Et les autres : Elle est sûre de l'innocence de son fils.

Elle avait, en tout cas, assez de sang-froid pour discerner l'impression qu'elle produisait, et combien elle avait eu raison de suivre les conseils de maître Folgat. Sa force en fut doublée. Et distinguant dans la foule quelques personnes de sa connaissance, elle s'avança vers elles, et toujours souriante :

—Eh bien !... dit-elle, vous savez ce qui nous arrive ? C'est moi ! Voici maintenant la liberté d'un homme tel que mon fils, à la merci du premier soupçon saugrenu qui passera par la cervelle d'un juge. J'ai appris la nouvelle hier soir par le télégraphe, et j'accours avec monsieur, qui est de nos amis et l'un des plus remarquables avocats de Paris.

Maître Folgat fronçait les sourcils. Il eût voulu la marquise plus mesurée. Cependant il ne pouvait se dispenser de la soutenir.

—Ces messieurs du parquet, prononça-t-il d'un ton d'oracle, regretteront peut-être d'avoir été si prompts.

Heureusement, un jeune garçon qui portait pour toute livrée une casquette à galon d'or, s'approcha de Mme de Boiscoran.

—La voiture de M. de Chandoré est là, dit-il, aux ordres de madame la marquise.

—Je suis à vous, mon petit ami, dit-elle au jeune garçon.

Et saluant les braves Sauveterriens, interloqués de son assurance :

—Excusez-moi de vous quitter si brusquement, dit-elle, mais M. de Chandoré m'attend. J'espère d'ailleurs avoir, cette après-midi même, le plaisir de vous rendre visite, au bras de mon fils.

La maison de Chandoré, pour parler comme à Sauveterre, est bâtie de l'autre côté de la place du Marché-Neuf, tout au sommet de la rue de la Rampe, une rue qui n'est guère plus praticable qu'un escalier, et dont M. Sénéschal, le maire, ne cesse de demander la rectification au conseil municipal, qui ne se lasse pas de lui refuser.

C'est une construction toute moderne, gauche, massive, et flanquée d'une prétentieuse tourelle à toit pointu, que le radical docteur Seignebos appelle une perpétuelle menace du système féodal.

Il est certain que les Chandoré affichaient autrefois de hautes prétentions nobiliaires, le dédain profond de quiconque n'avait pas eu des ancêtres aux croisades, et la haine de toutes les idées qui datent de la Révolution.

Mais s'ils avaient jamais été redoutables, ils avaient depuis longues années cessé de l'être.

De cette grande famille, une des plus nombreuses de Saintonge et des plus puissantes, il ne restait plus qu'un vieillard, le baron de Chandoré, et un enfant, sa petite-fille, la fiancée de Jacques de Boiscoran. Denise était orpheline.

Elle n'avait pas trois ans, lorsqu'à moins de cinq mois d'intervalle, elle perdit son père, tué en duel, à la suite d'une discussion futile, et sa mère, une demoiselle de Lavarande, qui n'eut pas l'énergie de survivre à l'homme qu'elle avait aimé.

Ce fut, certes, pour l'enfant, un immense malheur ; mais ni les soins ni la tendresse ne lui manquèrent.

Sur elle seule son grand-père reporta toutes ses affections et toutes ses espérances, et les deux sœurs de sa mère, les demoiselles de Lavarande, déjà d'un certain âge, prirent la résolution définitive de ne se jamais marier, afin de se consacrer plus exclusivement à leur nièce.

Dès cette époque, les deux bonnes demoiselles avaient demandé à M. de Chandoré à venir demeurer avec lui.

Il avait rejeté bien loin leurs propositions, déclarant que sa petite-fille étant à lui seul, il prétendait, surpeu ! la garder pour lui seul. Il trouvait déjà bien beau, ajoutait-il, de permettre aux demoiselles de Lavarande de s'occuper de Denise et de passer avec elle toutes les journées.

De ce différend devait naître et naquit en effet, entre les tantes et le grand-père, une rivalité qui se traduisit par les plus étonnantes exagérations. Ce fut à qui capterait, et dame ! par n'importe quels moyens, la première place dans l'affection de la petite fille, à qui déroberait une de ses caresses ou achèterait le plus cher un de ses sourires. A cinq ans, Denise avait en tous les joujoux qui ont été inventés. A dix ans, elle était rassasiée de robes et ne savait plus où mettre ses bijoux.

Du soir au lendemain, pour ainsi dire, on avait vu se métamorphoser M. de Chandoré. Brusque, sévère, dur, il avait, sans transition, tourné au "papa gâteau." Il avait éteint l'éclat métallique de ses yeux, fixé sur ses lèvres un perpétuel sourire et donné à sa voix ces inflexions mignardes que prennent les nourrices.

On ne rencontrait que lui, par les rues, en courses pour sa petite-fille, trottant de la boutique du pâtissier au magasin du marchand de jouets. Il invitait les petites amies, organisait des dinettes, poussait le cerceau ou le volant, et même au besoin menait les rondes.

Denise fronçait-elle le sourcil, il tressautait. Toussait-elle, il devenait tout pâle. Elle fut malade, une fois, elle eut la rougeole : il resta douze nuits sans se coucher, et fit venir de Paris des médecins qui lui rirent au nez.

Eh bien ! les demoiselles de Lavarande trouvaient encore le moyen de dépasser les folies de M. de Chandoré.

Certes, si Denise apprit quelque chose, c'est bien parce qu'elle le voulut absolument, tant au moindre signe d'impatience elles étaient disposées à congédier le professeur d'écriture ou la maîtresse de piano.

C'est en haussant les épaules, que Sauveterre assistait à ce spectacle.

—Quelle éducation pitoyable ! disaient les dames de la société. On n'a pas idée d'une faiblesse pareille. C'est un joli service qu'on rend à cette enfant.

Il est sûr que tant et de si incroyables gâteries, cette aveugle soumission et ces adorations perpétuelles couraient grand risque de faire de Denise la plus désagréable petite personne qui se pût voir.

Pas du tout. Il est de ces naturels si heureux que rien ne saurait les pervertir. Et d'ailleurs, elle fut peut-être préservée du danger par son excès même.

Plus âgée, elle disait en riant :

—Grand-père Chandoré, tante Lavarande et moi, nous faisons tout ce que je veux.

Ce n'était là qu'une plaisanterie. Jamais jeune fille ne récompensa, par des qualités si rares et si exquises, de plus pures affections.

Elle vivait donc heureuse et insoucieuse, et elle venait d'avoir dix-sept ans lorsque arriva le grand événement de sa vie.

M. de Chandoré, ayant un matin rencontré Jacques de Boiscoran, dont l'oncle avait été son ami, l'invita à dîner.

Jacques accepta l'invitation ; il vint. Mlle Denise le vit et... l'aima.

De ce moment et pour la première fois, elle eut un secret que ne connurent ni grand-père Chandoré ni tantes Lavarande, et pendant deux ans, ses fleurs et ses oiseaux furent les seuls confidentes de cet amour qui grandissait au fond de son âme, doux comme le rêve, idéalisé par l'absence et poétisé par le souvenir.

Car Jacques fut deux ans, sans voir...

Mais aussi, le jour où il vit clair, étourdi de son bonheur, ébloui des perspectives qui s'offraient à lui, il sentit que sa destinée était fixée.

Aussi, n'hésita-t-il pas ; et à moins d'un mois de là, son père, le marquis de Boiscoran, faisait le voyage de Sauveterre pour demander la main de Mlle Denise.

Ah ! ce fut un rude coup pour grand-père Chandoré.

Certes, il n'avait pas été sans songer souvent au mariage de sa petite-fille, sans en parler quelquefois, sans lui dire, à elle-même, qu'il se faisait vieux et qu'il se sentirait soulagé d'une grosse inpuissance quand il lui aurait trouvé un bon mari.

Mais il parlait de cela, comme d'une chose lointaine, comme il parlait de mourir, par exemple.

La démarche de M. de Boiscoran l'éclaira sur ses véritables sentiments.

La pensée de donner Denise, de la voir lui préférant

un homme, d'abord, puis les enfants qu'elle aurait de cet homme, lui fit horreur. Pour bien peu, il eût jeté dehors l'ambassadeur.

Cependant il se contraignit, et répondit qu'il ne pouvait rien prendre sur lui, et qu'il lui fallait consulter sa petite-fille. Il gardait encore l'espoir qu'elle repousserait cette demande.

Pauvre grand-père ! Aux premiers mots qu'il hasarda : — Quel bonheur !... s'écria la jeune. Mais je m'y attendais.

Sans doute pour cacher une larme qui jaillit brûlante de ses yeux, M. de Chandoré baissa la tête.

— Ce mariage se fera donc, murmura-t-il.

Déjà, un peu consolé par la joie qu'il avait vu briller dans les yeux de sa petite-fille, il en était à se reprocher son féroce égoïsme et à se gourmander de ne pas s'estimer très-heureux lorsque Denise était si contente.

Jacques avait donc été admis à faire officiellement sa cour, et l'avant-veille de l'incendie du Valpinson, après une longue délibération, où l'on avait calculé le temps strictement nécessaire aux emplettes et à l'achèvement du trousseau, le jour de la noce avait été irrévocablement fixé.

Ainsi, c'est en plein bonheur que Mlle Denise fut frappée, lorsqu'elle apprit en même temps de quels crimes on accusait Jacques de Boiscoran et son arrestation.

Foudroyée d'abord, elle était restée près de dix minutes sans connaissance entre les bras de ses tantes et de son grand-père épouvantés. Mais dès qu'elle revint à elle :

— Suis-je donc folle, s'écria-t-elle, de m'émouvoir ainsi. N'est-il pas évident qu'il est innocent.

C'est alors qu'elle avait adressé une dépêche au marquis de Boiscoran, comprenant bien qu'avant de rien tenter, il était indispensable de s'entendre avec la famille de Jacques.

Puis elle avait demandé qu'on la laissât seule, et sa nuit c'était passée à compter les minutes qui la séparaient encore de l'heure où arrivait le train de Paris.

Dès huit heures, elle descendit elle-même donner au domestique l'ordre d'atteler et de partir pour attendre Mme de Boiscoran à la gare, lui recommandant surtout de revenir bride abattue.

Elle alla ensuite s'établir dans le salon, où se trouvaient déjà ses tantes et son grand-père. Ils lui parlaient, mais son attention était ailleurs.

Bientôt elle entendit une voiture remonter au galop la rue de la Rampe, et s'arrêta devant la maison. Elle se dressa alors, et s'élança dans le vestibule, en s'écriant :

— Voilà la mère Jacques.

### III

Ce n'est jamais impunément qu'on violente ses sentiments les plus chers.

Lorsque enfin la marquise de Boiscoran put se réfugier dans la voiture envoyée à sa rencontre, elle était bien près de défaillir, brisée par l'effort inouï qu'elle avait fait pour montrer aux impitoyables curieuses de Sauveterre une contenance assurée et un visage riant.

— Quelle horrible comédie ! murmura-t-elle en se laissant tomber sur les coussins.

— Reconnaissez, du moins, madame, qu'elle était nécessaire, prononça maître Folgat. Vous venez de conquérir cent personnes peut-être à votre fils.

Elle ne répondit pas. Les larmes l'étouffaient. Que n'eût-elle pas donné pour se trouver seule, chez elle, pour s'abandonner librement à toutes les lâchetés de sa douleur et de ses angoisses maternelles.

Jamais trajet ne lui avait paru aussi insupportablement long que celui qui sépare la gare de la rue de la Rampe. Lancé à toutes vitesses, le cheval faisait feu des quatre pieds. Il lui semblait qu'il n'avancait pas.

Pourtant, la voiture finit par s'arrêter.

Le petit domestique avait déjà sauté à terre, et il tournait la poignée de la portière en disant :

— Nous voilà arrivés.

Aidée de M. Folgat, Mme de Boiscoran descendit, et son pied touchait à peine le pavé de la rue, que la porte de la maison s'ouvrit, et que Mlle Denise se jeta dans ses bras, trop émue pour pouvoir rien dire, sinon :

— O ma mère, ma chère mère, quel horrible malheur !

Dans l'ombre du corridor, s'avancait M. de Chandoré, qui s'était levé en même temps que sa petite-fille.

— Rentrons, dit-il à ces infortunées, ne restons pas là. Déjà derrière tous les volets brillent des yeux qui nous épient.

Et il les entraîna dans le salon.

Positivement, maître Folgat était assez embarrassé de son personnage. Nul ne semblait s'apercevoir de son existence.

Il avait suivi, cependant, il était entré dans le salon, et debout près de la porte, ému de l'émotion de tous, il observait alternativement Mlle Denise, M. de Chandoré et les demoiselles de Lavarande.

Mlle Denise allait avoir vingt ans. On ne pouvait dire qu'elle fût remarquablement jolie, mais il était difficile de l'oublier quand on l'avait vu une fois. Petite, elle était la grâce même, et chacun de ses mouvements trahissait quelque rare et exquise perfection.

Avec des cheveux noirs d'une merveilleuse abondance, elle avait les yeux bleus et le teint d'une blonde des pays du nord, un teint dont l'éblouissante blancheur faisait paraître jaunes toutes les comparaisons imaginées par les poètes, le lis, la neige, le lait. . .

En elle, tout exprimait une angélique douceur et la plus excessive timidité. Et pourtant, certains plis de ses lèvres et le mouvement de ses sourcils devaient faire soupçonner une grande énergie.

Près d'elle, grand-père Chandoré étonnait par sa haute stature et par sa carrure puissante.

Soixante et douze années n'avaient pas fait plier ses reins d'hercule, et il semblait bâti pour défier tous les orages de la vie.

Ce qu'il avait surtout de singulier, c'était un teint rouge brique, uniformément cramoisi, un teint de vieux chef mohicain, que faisaient paraître plus dur et plus crû sa barbe, ses sourcils et ses cheveux blancs.

Son visage, malgré tout, exprimait une bonté presque enfantine. Mais il ne fallait pas le regarder deux fois pour comprendre qu'il eût été peu prudent de se fier au sourire bénin qui voltigeait sur ses lèvres charnues. Et, à certaines étincelles qui s'allumaient au fond de ses yeux gris, on sentait, par exemple, que celui-là eût passé un fâcheux quart d'heure entre ses mains, qui se fût permis d'offenser Mlle Denise.

Quant aux tantes Lavarande, longues et minces comme une baguette de saule, pâles, discrètes, d'une réserve et d'une froideur ultra-aristocratique, elles avaient cette physionomie placide et cette expression de sensibilité dévouée des vieilles filles dont le célibat n'a pas aigri les illusions. Elles portaient des toilettes absolument pareilles, comme c'était leur invariable habitude depuis quarante ans, des toilettes de couleur indecise, modestes comme toute leur personne.

Elles pleuraient, en ce moment, et M. Folgat se demandait de quel sacrifice elles ne seraient pas capables pour racheter les larmes de leur nièce.

— Pauvre Denise ! murmuraient-elles.

La jeune fille les entendit ; et se dressant tout à coup, et rompant le lourd silence qui durait depuis longtemps déjà :

— Mais notre conduite est indigne ! s'écria-t-elle. Que dirait Jacques ! si du fond de sa prison il lui était donné de nous voir ! Pourquoi nous affliger ? Est-il donc coupable !

Ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire, sa voix avait des vibrations qui troublaient M. Folgat jusqu'au fond de l'âme.

— Je puis, du moins, me rendre cette justice, poursuivit-elle, que je n'ai pas douté de lui une seconde. Et comment le doute m'eût-il effleurée ? Le soir même de l'incendie du Valpinson, Jacques m'a écrit une lettre de quatre pages, qu'il m'a envoyée ici par un de ses fermiers, et que j'ai reçue à neuf heures. Je l'ai montrée à grand-père, cette lettre, il l'a lue, et aussitôt il s'est écrié que j'avais mille et mille fois raison, et que jamais un homme méditant un crime affreux n'eût écrit cela.

— Je l'ai dit et je le pense, approuva M. de Chandoré et tout homme sensé sera de mon avis, seulement. . .

Mais sa petite-fille ne le laissa pas achever.

— Il est donc évident, interrompit-elle, que Jacques est victime de quelque intrigue abominable, c'est à nous à la déjouer. Assez pleuré, il faut agir.

Et s'adressant à Mme de Boiscoran :

— Et c'est pour nous aider à cette œuvre de salut, chère mère, que je vous ai appelée.

— Et me voici, dit la marquise, non moins sûre que vous, chère enfant, de l'innocence de mon fils.

Ce n'était sans doute pas tout ce qu'avait rêvé M. de Chandoré, car intervenant :

— Et le marquis ? demanda-t-il.

— Mon mari reste à Paris.

Le vieillard eut une grimace des plus significatives.

— Ah ! je le reconnais bien là ! s'écria-t-il. Rien ne saurait l'émouvoir. Son fils unique est lâchement accusé d'un crime, arrêté, jeté en prison. On le prévient, on pense qu'il va accourir. Erreur ! Que son fils se tire d'affaire s'il peut. Lui restera à surveiller ses potiches. Ah ! si j'avais encore un fils ! . . .

— Mon mari, monsieur, protesta la marquise, pense qu'il sera plus utile à Jacques en restant à Paris. Il peut y avoir des démarches à faire.

— Le chemin de fer n'est-il pas là.

— Enfin, prononça Mme de Boiscoran, il m'a confiée à monsieur. . .

Elle montrait le jeune avocat.

— M. Manuel Folgat, dont l'expérience, le talent et le dévouement nous sont acquis.

Ainsi présenté régulièrement, maître Folgat s'inclinait. — Et j'ai bon espoir, dit-il, tant il avait été gagné par la confiance de Mlle Denise. Mais je suis de l'avis de Mlle de Chandoré. Il faut agir sans perdre une seconde. Or, avant d'arrêter une ligne de conduite, j'aurais besoin de connaître exactement les faits.

— Malheureusement, nous ne savons rien, répondit M. de Chandoré. Rien, sinon que Jacques est au secret.

— Eh bien ! nous nous informerons. Vous connaissez sans doute les magistrats de Sauveterre ?

— Fort peu, à l'exception du procureur de la République.

— Et le juge chargé de l'instruction ?

L'année des demoiselles de Lavarande se dressa :

— Celui-là, s'écria-t-elle, M. Galpin-Daveline est un monstre d'ypocrisie et d'ingratitude. Il se disait l'ami de Jacques. Et, en effet, Jacques l'aimait assez pour nous avoir décidées, ma sœur et moi, à accorder à ce petit juge la main d'une de nos cousines, rue Lavarande. Pauvre enfant : Quand elle a connu l'affreuse vérité : " O mon Dieu ! s'est-elle écriée, soyez béni de m'avoir épargné la honte, d'être la femme d'un tel homme ! "

— Et en effet, ajouta l'autre vieille demoiselle, si tout Sauveterre croit Jacques coupable, c'est que chacun se dit : C'est un ami qui est son juge.

Me Folgat hochait la tête.

— Il me faudrait des renseignements plus précis, dit-il. M. de Boiscoran m'avait parlé du maire de la ville, M. Sénéchal.

M. de Chandoré sauta sur son chapeau.

— En effet, s'écria-t-il, celui-là est notre ami, et si quelqu'un est bien informé, c'est lui. Allons le trouver. Venez.

Certainement M. Sénéchal était l'ami des Chandoré, et aussi des Lavarande, et pareillement des Boiscoran.

Si avoué que l'on soit, ce ne peut-être sans s'attacher aux gens que, vingt années durant, on est leur confident et leur conseil.

Bien après avoir vendu sa charge, M. Sénéchal était encore le seul à avoir l'absolue confiance de ses anciens clients. Jamais ils n'eussent pris une détermination grave sans avoir son avis. Ils s'adressaient à son successeur, mais ils le consultaient avant.

Les services, d'ailleurs, étaient réciproques.

La clientèle de grand-père Chandoré et de l'oncle de Jacques n'avait pas été sans attirer plus d'un paysan processif en l'étude de M. Sénéchal. Leur appui ne lui avait pas été inutile, lorsque, pris du vertigo de l'ambition, il s'était " sacrifié à son pays " en sollicitant la place de maire et le mandat de conseiller général.

Aussi, ce digne et excellent homme était-il consterné, lorsqu'au matin de l'incendie du Valpinson, il rentra à Sauveterre.

Il était si blême et si défait que sa femme en fut toute saisie.

— Seigneur Dieu ! Auguste, s'écria-t-elle, que t'est-il arrivé ?

Auguste était le prénom de M. Sénéchal.

— Il arrive quelque chose d'affreux ! répondit-il, d'un accent si tragique que Mme Sénéchal en frémit.

Il est vrai que Mme Sénéchal frémissait aisément.

C'était une femme de quarante-huit à cinquante ans, très-brune, courte, dodue, et dont la poitrine mettait à de rudes épreuves les corsages que lui confectionnaient ses couturières, les demoiselles Méchinot, les sœurs du greffier.

Jeune, elle avait eu la beauté du diable. Elle gardait en vieillissant des joues enluminées comme une image d'Épinal, une forêt de cheveux noirs bien plantés et des dents admirables.

Pourtant elle n'était pas heureuse. Sa vie s'était consumée à souhaiter un enfant et n'en avait pas eu.

— Ce qui doit, disait-elle, paraître inexplicable aux personnes qui nous connaissent, M. Sénéchal et moi ; lui qui a été un des beaux hommes de Sauveterre, et moi, qui ai toujours joui d'une santé exceptionnelle.

Et tout de suite, qu'on fût ou non de son intimité, elle entrait à ce sujet dans les détails les plus délicats, disant ses déceptions et celles de son mari, les pèlerinages qu'elle avait faits, le nom des médecins qu'ils avaient consultés, et combien de mois elle avait passés au bord de la mer, vivant presque exclusivement de poisson qu'elle n'aimait point.

Rien n'avait réussi ; et ses espérances s'évanouissaient avec les années, elle s'était résignée, et l'amertume de ses regrets s'était changée en une sorte de mélancolie sentimentale qu'elle nourrissait de romans et de poésies.

Elle avait une larme au service de toutes les infortunes, et quelques paroles de consolation pour toutes les douleurs. Sa charité était proverbiale. Jamais une pauvre femme en couches ne s'était inutilement adressée à son cœur.

Ce qui ne l'empêchait pas d'être une maîtresse femme qu'il était malaisé de duper, menant sa maison au doigt et à l'œil, dirigeant une lessive ou réglant un dîner comme pas une dame de Sauveterre.

C'est donc en sanglotant qu'elle écouta le récit que lui fit son mari des événements de la nuit.

Et lorsqu'il eut achevé :

— Cette pauvre Denise, dit-elle, est capable d'en mourir. A ta place, j'irais bien vite chez M. de Chandoré, lui apprendre avec tous les ménagements convenables, cette funeste nouvelle.

— C'est ce dont je me garderai bien, s'écria M. Sénéchal, et même je te défends expressément d'y aller.

(à suivre)

## JARDIN ZOOLOGIQUE



De nos conseillers municipaux dépend la création, à Montréal, d'un lieu de distraction et d'instruction que nous envierions toutes les villes du Canada.

J'espère qu'on ne pourra pas qualifier d'anti-chrétienne cette innovation, qui n'en serait une que pour notre pays, attendu que depuis longtemps, elle a fait son apparition aux États-Unis, dans l'Amérique du Sud, en Europe, etc.

Je veux parler d'un jardin zoologique.

Mais, qui sait ? Peut-être un nouveau Comstock surgira-t-il ici, qui nous apprendra qu'il est immoral d'exposer des animaux vivants dans un état complet de nudité ?

J'ai vu des choses si drôlichonnes que je ne m'étonnerais pas de cela outre mesure.

Ce jardin zoologique comprendrait toute la faune de notre pays et serait établi par M. Pierre Leroyer, ce brave Français naturalisé métis, voire même sauvage, parce qu'il porte une longue chevelure, par nos confrères en journalisme.

Il n'attend, pour mettre son projet à exécution, que la décision de nos églises qui lui ont promis un terrain *ad hoc*, et qui se pressent de tenir leur promesse avec une lenteur que Boileau trouverait certainement exagérée.

S'il m'était permis de donner mon avis, je dirais qu'aucun endroit ne serait mieux approprié à ce jardin que l'île Ste Hélène.

Il n'est pas nécessaire, je crois, de signaler tous les avantages que nous en retirerions.

Assurément, le nombre de Canadiens-Français qui connaissent la faune de leur pays pourrait être facilement énuméré !

Combien connaissent autrement que de nom l'original, ce roi de nos forêts, dont la race est presque complètement disparue ?

M. Pierre Leroyer, à force de patience, a réussi à en apprivoiser un couple, et peut-être ne sait-on pas que personne avant lui n'avait pu atteindre ce but.

Ses deux originaux sont maintenant tout à fait domestiqués ; ils accourent à sa voix ou sur un signe de sa main. Leur maître peut, sans difficulté, les atteler et leur faire traîner des voitures.

Est-il raisonnable d'espérer que nos échevins sauront profiter de l'occasion offerte par M. Leroyer ?

On sera fixé là-dessus prochainement.

RUYSDAL.

## ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enversons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

## AU TEMPS DES NOISETTES

CHANSONNETTE

(Musique sur la 8ième page).

I

Dès l'aube du jour, les filles d'Arbois  
Aux lèvres vermeilles,  
S'en vont butiner, à travers les bois,  
Comme des abeilles !  
Elles font pleuvoir, sur leurs blonds cheveux,  
La rosée en perles,  
Et mêlent soudain leurs rires joyeux  
Au rire des merles !

REFRAIN

Risettes par-ci, risettes par là,  
Savez-vous d'où vient ce charmant bruit-là,  
Le bruit des risettes ?  
C'est le long du bois qu'on entend cela, (bis)  
Au temps des noisettes  
Au temps des noisettes, des noisettes !

II

Les filles d'Arbois, aux yeux de velours,  
Ne sont pas peureuses ;  
Quelque gai refrain entr'ouvre toujours  
Leurs lèvres rieuses !  
On les aperçoit, dans les verts sentiers,  
A travers les branches,  
Et l'on voit briller sous les noisetiers  
Leurs quenottes blanches ! (Ref).

III

Ayant recueilli plein leurs tabliers  
De noisettes rousses,  
Elles vont s'asseoir sous les peupliers,  
Sur les vertes mousses !  
Puis mêlant parfois rires et chansons,  
Ces drôles de filles,  
D'un air provoquant, aux jeunes garçons,  
Jettent les coquilles ! (Ref).

IV

Pour les ramener, leurs beaux amoureux  
Ne sont pas en peine,  
On prend le chemin des papillons bleus  
A travers la plaine !  
Les filles d'Arbois, blondes à l'œil noir,  
Savent bien des choses,  
Et plus d'un baiser est pris chaque soir  
Sur leurs lèvres roses ! (Ref).

## FAITS DIVERS

MAL

4. La Société des Artisans Canadiens-Français célèbre sa fête patronale.
5. Ouverture de l'Exposition universelle à Paris.
6. M. McConnell est nommé surintendant de l'aqueduc.
8. Décès de Mgr. Bolduc.
9. Nomination des candidats pour l'élection de Compton.

## LÉZARD DANS UN ESTOMAC HUMAIN

M. Ulric St-Amour, de Centralia, est atteint depuis quelque temps d'une maladie des plus étranges, qui le fait horriblement souffrir et met ses jours en danger. Sous l'effet d'un puissant émétique, on lui a fait rendre un lézard d'une longueur de six pouces. Il ne paraît pas en avoir ressenti cependant un grand soulagement. Il éprouve encore les mêmes sensations de malaise dans l'estomac. On suppose qu'il en a encore d'autres. On se demande comment ces dégoûtants amphibiens peuvent être allés ainsi se loger et se multiplier dans les parois thoraciques de l'estomac de notre patient.

## VARIÉTÉS

A une station de chemin de fer.  
En attendant un train, quelques personnes parlent du phonographe.  
— Dans tous les cas, dit Cibouleau, en montrant les rails, je défie bien cet instrument de ne jamais reproduire cette voie-là.

## GRAPHOLOGIE



Par le professeur Marc Say

Le grand nombre de lettres que nous recevrons à ce sujet nous oblige à exiger les conditions suivantes des correspondants qui désirent avoir l'analyse de leur écriture : 1o. Ils devront avoir payé une année d'abonnement. 2o. Ils devront dire à quelle date ils se sont abonnés. 3o. Ils écriront au moins une page de leur propre composition et dans leur écriture ordinaire, donnant leur nom et prénoms, leur âge et le lieu de leur naissance ceci est essentiel, car nous trouverons là une garantie de la bonne foi de nos correspondants. 4o. Ils feront connaître le nom auquel nous devons leur répondre.

Nous ne prétendons pas dire la bonne aventure, ni lire dans l'avenir ; mais nous voulons donner une bonne analyse du caractère des correspondants qui se conformeront à nos conditions.

Qu'on veuille bien se rappeler qu'un abonnement ne donne droit qu'à une seule analyse.

Nos correspondants sont priés de nous faire rapport de la justesse de nos analyses. Ces rapports ne seront livrés à la publicité qu'avec la permission des correspondants.

LDovicus, Sherbrooke.—Assez grand, de taille peu forte, avec cheveux bruns et yeux foncés. Intelligent et instruit. Bonne nature et allure de gentilhomme. Etes probablement dans les affaires et vous vous occupez beaucoup d'écritures.

L. E. J.—Instruction passable et bon caractère. Brun et taille bien développée pour votre âge. Physionomie sympathique et causeur assez intéressant. Votre amour de savoir vous profitera et vous deviendrez un homme bien renseigné.

CORINNE N. Montréal.—Blonde, avec grands yeux gris-perle, taille petite et mince. Nature bonne et très amoureuse. Très instruite et d'une intelligence se développant rapidement. Physionomie très agréable.

Mme C. C.—De taille grande et bien proportionnée. Teint roux avec cheveux et yeux bruns. Assez instruite et intéressante. Aimez beaucoup les arts tels que la musique, le dessin, etc.

PAUL M., Chicago.—Brun chocolat avec yeux noirs, très intelligent et entreprenant. Taille peu forte et allure vive, affairée.

## UNE DOT IMPRÉVUE

Si, de nos jours, au Canada surtout, un éditeur de bonne volonté est un oiseau difficile à surprendre pour auteur inconnu, et même très connu, c'était, paraît-il, encore plus difficile au dix-septième siècle, en France.

A cette époque, l'écrivain devait souvent livrer son œuvre *gratis pro Deo*. C'est ce qui arriva à La Bruyère.

La Bruyère allait journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où tout en feuilletant les nouveautés, il s'amusait avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avait prise en amitié.

Un jour il tire un manuscrit de sa poche et dit à Michallet :

— Voulez-vous imprimer cela ? (C'étaient les *Caractères*.) Je ne sais si vous y trouverez votre compte, mais en cas de succès, le produit sera pour ma petite amie.

Le libraire entreprit l'édition. A peine l'eut-il mise en vente, qu'elle fut enlevée et qu'il eut à réimprimer plusieurs fois l'ouvrage, qui lui valut deux ou trois cent mille francs.

Telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit, dans la suite, le mariage le plus avantageux.

## L'EXPOSITION DE 1889

L'exposition de 1889 est la quatrième qui a eu lieu en France ; les trois premières se sont tenues en 1855, en 1867 et 1878, avec un succès toujours croissant. Celle de 1889 dépasse encore en importance et en splendeur tout ce qu'on a vu jusqu'ici ; au moment où elle s'ouvre, il est intéressant d'en donner un aperçu d'ensemble :

On n'avait pu éviter de tronçonner l'exposition de 1878 ; on le pouvait encore moins en 1889 où on comptait sur un nombre croissant de partisans. Donc, l'exposition de 1889 est divisée en quatre parties : le Champ de Mars, les jardins du Trocadéro, le quai d'Orsay avec les barges de la Seine, l'esplanade des Invalides : Elle occupe en tout 20 hectares de plus que celle de 1878.

Le Champ de Mars est la partie principale. C'est là que se trouvent les quatre palais des machines, des industries diverses, des beaux-arts et des arts libéraux, la tour de 300 mètres, le jardin proprement dit, l'ancien parc qui a été à peu près conservé, enfin les attractions du jour et du soir, car l'exposition de 1889 ne prétend pas imiter le rigorisme de l'exposition de 1878. Comme celle de 1867, elle mêle abondamment l'agréable à l'utile.

Le palais des machines, parallèle à l'école militaire, dont il est séparé par l'avenue de Lamoth-Piquet, est la construction la plus remarquable de cette exposition qui en renferme plusieurs dignes d'attention. Qu'on se figure une immense nef toute en fer et en fonte de fer, couverte en verre, de 115 mètres de largeur sur 420 mètres de longueur avec deux galeries latérales de 15 mètres, une vaste tribune à chaque extrémité, et deux ponts roulants pouvant porter chacun deux cent cinquante personnes, circulant d'un bout à l'autre de la merveilleuse galerie sur les quatre lignes d'arbres de couche qui distribueront la force motrice. Du haut de ces ponts, qui assure le service de la manutention et le transport des visiteurs, on peut se donner admirablement le spectacle de la manœuvre des machines. Les parties pleines de la galerie sont décorées d'ornements en relief et de peintures avec les écussons des principales villes de France et des capitales des pays étrangers.

L'entrée principale, à l'arriérée, est au coin de l'avenue de Labourdonnaye et de l'avenue de Lamoth-Piquet. Cette porte est flanquée de pylônes en fer et à jour, de 35 mètres de hauteur, contenant des escaliers d'un côté et des ascenseurs de l'autre, pour accéder à la tribune et aux galeries. L'archivolte est décorée des armes des principaux pays qui prennent part à l'exposition. Des deux côtés de l'arcade immense, sentinelles techniques, se dressent deux groupes gigantesques : la *Vapeur* et l'*Electricité*.

Le palais des machines est achevé, et le spectacle qu'il offre au visiteur est saisissant. Mais on ne sait pas, en vérité, si la période de construction n'a pas été la plus curieuse. On n'y voyait que peu d'ouvriers épars dans les voûtes, et, cependant, les fermes de 115 mètres de portée s'élevaient avec un mouvement doux, presque harmonieux, et allait se placer à leur rang, la tête dans les combles. Pas de bruit, peu d'effort apparent ; on eût dit que le palais se construisait tout seul. Et 7,784,519 kilogrammes de fer sont venus ainsi se répartir dans le gros œuvre de cet édifice unique au monde, sans une erreur, sans un retard, presque sans accident.

Au sortir du palais des machines, par un vestibule central de proportions monumentales, on se rend au palais des industries diverses qui lui est parallèle, mais séparé par une étroite galerie d'isolement. Le palais des industries diverses, d'une simplicité élégante, prolonge, à ses deux extrémités, le long des avenues de Suffren et de Labourdonnaye, deux galeries latérales conduisant aux deux palais des beaux-arts et des arts libéraux. Ces galeries et ces palais encadrent très heureusement le jardin de l'exposition. C'est dans celle de ces galeries qui longe l'avenue de Labourdonnaye que fut donné, le 14 juillet de l'année dernière, le fameux banquet des maires, suivi du feu d'artifice sur la seconde plate forme de la tour Eiffel.

Au centre du palais des industries diverses, du côté du jardin, un dôme métallique dresse sa coupole artistique en face de la fameuse tour et fait point de vue pour les promeneurs. C'est dans ce palais et dans les galeries qui en dépendent, depuis longtemps déjà livrées aux

exposants, que l'on trouve le mobilier, les tissus et vêtements, les objets fabriqués en général. Sous le dôme, à la place d'honneur, est développée l'exposition toujours merveilleuse des manufactures nationales, Beauvais, Gobelins, Sèvres, etc.

Les palais des beaux arts et des arts libéraux, de grandeur égale et d'aspect symétrique, font suite aux galeries industrielles, des deux côtés du jardin. Ils sont ornés, au centre, de dômes orientaux, émaillés de tons blancs, bleus, jaunes et or, d'un effet nouveau, mais en somme, décoratif, rappelant, d'après un rapport officiel, les coupoles persanes ; galanterie, dit-on, à l'adresse du shah de Perse dont on attend la visite à l'exposition universelle.

Dans le palais des arts libéraux on trouve naturellement tout ce qui se rapporte à la médecine, à la chirurgie, à la musique, à l'imprimerie, à la librairie, etc. Mais ce qui donne à ce palais un attrait spécial, c'est l'exposition *rétrospective du travail*. Elle sera installée dans une galerie, spécialement appropriée, au centre du palais. Elle contient des documents de travail dans les temps antiques et chez les populations sauvages ; entre autres, un très ancien atelier d'émaux cloisonnés de Chine ; des reconstitutions d'observatoires hindous, chinois, égyptiens ; des anciens cabines de physique, de chimie et d'alchimie, notamment le laboratoire de Lavoisier ; des outils de reliure ; des types de papiers et de livre, de journaux, d'affiches et d'images ; des matériels de librairie ; des instruments et des œuvres de musique ; des maquettes, décors, masques, costumes, programmes, affiches de théâtre, entre autres de *l'illustre théâtre* ; l'histoire complète, en œuvres et modèles, des arts du dessin, de la photographie, de l'électricité, de la chasse, de la pêche, de la céramique, de la verrerie et de la cristallerie, de la mosaïque et des émaux, du vêtement, de la construction, du chauffage et de l'éclairage, des ponts et chaussées, de la navigation, de l'architecture navale ; des chemins de fer, des ballons, enfin de l'art militaire depuis les temps les plus reculés.

Au sortir de ce palais, on arrive à la tour Eiffel, le *clou* de l'exposition, selon l'expression à la mode. Il y a là un tour de force de calcul de la part de l'ingénieur et précision de la part des ouvriers. Pour être moins utilisable et moins compliquée surtout que celle du palais des machines, la construction n'en est pas moins remarquable. La tour comprend 7,300,000 kilogrammes de fer, à peu près autant que le palais, lequel en contient 7,784,400. Elle a, on le sait, une hauteur de 300 mètres.

L'ancien parc du Champ de Mars subsiste au pied de la tour avec ses lacs minuscules, où les cygnes et les canards n'ont pas cessé de s'ébahir malgré le bruit et le mouvement qui les environnent. Dans ce parc, au milieu des gazons et des ombrages, apparaissent, en place de faveur, les pavillons, d'aspect très divers, élevés par les républiques de l'Amérique du Sud. On y trouve encore un théâtre de 2,000 mètres superficiels pour les enfants ; les chalets de la presse, des tabacs, des téléphones, du gaz, etc., et surtout nombre d'établissements exotiques où l'on mangera, boira, dansera, chantera et rira dans tous les idiomes de l'ancien et du nouveau monde.

Le jardin proprement dit de l'exposition s'étend de la tour au palais des industries diverses sur un espace de 400 mètres environ en longueur et de 200 mètres en largeur. C'est un très beau jardin à la française, étagé en terrasse devant le palais. Sur la terrasse s'élèvent les deux élégants pavillons destinés à l'exposition particulière de la ville de Paris. Adossé à la terrasse, un vaste bassin recevra une grande composition représentant le vaisseau symbolique de la ville de Paris. Un autre bassin de dimensions égales doit être placé sous la tour Eiffel ; il sera décoré d'un groupe figurant le génie humain entouré des cinq parties du monde. Les deux bassins contiendront des jets d'eau et des cascades. Le jardin est bordé, devant les galeries et les palais qui l'encadrent, de boutiques de toutes sortes. Ses allées sont ombragées de *velum*.

Ça et là, dans le jardin et aux alentours, on trouve une maison suédoise, une maison japonaise, des constructions persane et siamoise ; une rue entière du Caire, avec deux cents ânes blancs et leurs conducteurs indigènes, à la disposition des visiteurs et visiteuses, pour la promenade dans les divers quartiers et avenues de l'exposition.

Le parc, le jardin et les palais sont ouverts, le soir moyennant 2 francs par tête en semaine et 1 franc le dimanche. On y voit de grands mouvements d'eau colorée par la lumière électrique qui est prodiguée. Cet effet, inconnu à Paris, a fait ses preuves à Londres et à Barcelone. Il y a des ponts rustiques, des ponts en fer, des passerelles en bois ; des avenues très larges et de riants carrefours bordés de verdure et de fleurs. Les jardins et les palais offrent au public des restaurants de luxe, des glaciers, des pâtisseries, des brasseries, des restaurants à prix réduits ; des kiosques et des chalets débitant des rafraîchissements, des journaux, des fleurs, du tabac, et tous les objets usuels que l'on trouve dans les promenades.

Au bout du Champ de Mars, sur le quai, de chaque côté du pont d'Iéna, on visitera, avec un intérêt mérité, quarante-neuf petites constructions édifiées sous la direction de M. Charles Garnier, architecte de l'Opéra. C'est l'histoire de l'habitation de l'homme aux diverses époques, de la période préhistorique à la période moderne : âges de pierre et de bronze, troglodyte et lacustre ; époques égyptienne, pélasgique, assyrienne, persane, hébraïque, germaine, gauloise, grecque et romaine. Les huttes des Esquimaux, des Huns, des Peaux-Rouges, des Hotentots apparaissent dans ce curieux ensemble, à côté des maisons indoues, chinoises et japonaises. Viennent ensuite les constructions romane, ogivale, renaissance, etc., le tout meublé avec toute la réalité locale et historique possible.

Au delà, sur la berge de la Seine, on trouve les expositions fluviale et maritime ; puis le panorama de la Société transatlantique, avec la reproduction des parties principales d'un des navires de 155 mètres de longueur qui partent tous les samedis du Havre pour New-York ; enfin tout à côté du pont, la cuve immense, en fer, du *pétrole international*.

On parvient au Trocadéro par le pont d'Iéna réservé exclusivement au service de l'exposition et couvert d'un *velum*, auquel font suite au moyen d'escaliers, deux passerelles jetées au-dessus du quai de Billy. Par ce quai, maintenu ouvert à la circulation générale, passent toutes les voitures qui traversaient naguère les pentes du Trocadéro, dont le jardin est entièrement consacré à l'exposition d'horticulture. Les végétaux sont groupés en plein air, sauf les plantes délicates qui sont abritées dans vingt-six serres ou sous des tentes couvrant une surface de 3,000 mètres. On voit ça et là par milles massifs et les serres, le pavillon des eaux et forêts en pans de bois non équarris, arrivés tout préparés de Fontainebleau ; celui des travaux publics, avec le voyage au centre de la terre. Embarqué dans une benne de puits de mine dont la trépidation donne la sensation d'une descente, on croit traverser successivement les égouts de Paris, les catacombes, une carrière convertie en champignonnière, une mine de fer et charbon, une carrière de sel gemme etc. Au Trocadéro comme au Champ de Mars, les allées principales sont recouvertes d'un *velum*. On y trouve, bien entendu, restaurants et cafés.

Sur le quai d'Orsay, où l'on revient par le pont d'Iéna, on a construit, du Champ de Mars à l'esplanade des Invalides, d'immenses galeries pour l'exposition du groupe VIII (agriculture). Sur la berge est le pavillon des produits alimentaires, surplombant la Seine.

L'esplanade des Invalides est consacrée aux expositions coloniales sur les terres-pleins bordant la rue de Constantine ; aux ministères de la guerre et de l'instruction publique, aux postes et télégraphes, à l'exposition d'hygiène et d'économie sociale, du côté de la rue Fabert (Gros-Caillou). La principale construction est pour le premier groupe, au centre, un palais des colonies, pittoresque avec sa véranda circulaire, ses tourelles, ses pavillons, ses revêtements de briques émaillées, ses toitures originales. A droite de ce palais, vers la Seine, sont les galeries spéciales de l'Algérie et de la Tunisie, entourées d'un village arabe, avec minarets, koubbas, dômes et terrasses. A gauche vers l'hôtel des Invalides, on trouve les pavillons de l'Indo-Chine, de Madagascar, de l'Annam, de la Guyanne, de la Guadeloupe, du Gabon, puis des groupes d'habitations cochinchinoises, canaques, tahitiennes, sénégalaises, etc., etc., etc., qui seront peuplées d'indigènes on costume et de mobiliers authentiques.

Il y a encore par là, dans le voisinage, une maison

d'école modèle, établie sous la direction du ministère de l'Instruction publique, et, à côté, tout près des Invalides, le panorama du Tout-Paris, où l'on verra 1500 personnages connus se rencontrant, par hasard, sur les trottoirs des boulevards, dans les cafés célèbres, devant l'Opéra, aux abords de la chambre et du sénat, à la Bourse aussi probablement. Il en est même qui seront à cheval.

Le palais du ministère de la guerre de 150 mètres de longueur, est précédé d'un château-fort moyen âge d'un singulier effet devant ses façades rectilignes. Il fait face aux palais des colonies. L'exposition militaire est divisée en deux parties : d'une part les engins métalliques spéciaux fournis par les sociétés de construction, à l'exception, bien entendu, de ce qu'il importe à la défense nationale de tenir secret ; d'autre part, un musée historique où l'on voit les portraits des grands capitaines, des bâtons de maréchaux illustres, les armures de François Ier, des ducs François et Henri de Guise, de Louis XIV, de Turenne, les étendards et les drapeaux des anciennes armées, etc. On a fait appel aux collectionneurs et aux descendants des généraux célèbres. L'infanterie expose des modèles d'armes blanches et d'armes à feu ; des croquis de batailles célèbres, etc. La cavalerie montrera les transformations de son armement et du harnachement du cheval. L'artillerie est représentée par des modèles réduits de canons et d'obusiers, avec charrois et projectiles, rangés sur d'immenses tables. Au-dessus sont placées des gravures représentant les hauts faits de l'artillerie française. Le génie figure l'histoire des sièges fameux et la manœuvre des ponts de bateaux. Enfin les services administratifs exposent les voitures, les ambulances, les outils spéciaux, les fours, tout le détail des manutentions militaires.

À côté de cette exposition patriotique qui aura comme toujours du succès, on trouve l'exposition d'économie sociale. L'exposition d'hygiène vient ensuite avec plusieurs pavillons, dont un consacré à l'Assistance publique. Les poudres et salpêtres, les postes et télégraphes ont leur installation particulière sur le terre-plein avoisinant le quai ; on y voit des outils spéciaux et de curieuses manutentions. On peut, d'ailleurs, manger là comme dans tous les coins de l'exposition. Il y a, côte à côte, un grand restaurant international, un moulin anglais, une boulangerie hollandaise, une laiterie suisse et une beurrerie suédoise.

Comme, des quatre parties de l'immense bazar, l'esplanade est la plus rapprochée du centre de Paris, on l'a décorée d'une pompeuse entrée, avec deux campaniles dorés, au coin du quai d'Orsay et du ministère des affaires étrangères. Tout à côté est situé l'embarcadère du chemin de fer à voie étroite qui relie l'esplanade au Champ de Mars. Les trains, attelés de mignonnes locomotives, suivront le quai d'Orsay entre les maisons en bordure et les galeries de l'agriculture, contourneront au palais des machines, à l'angle de l'avenue de Suffren, avec stations intermédiaires au pavillon des produits alimentaires, à la tour, à la porte Desaix et aux principaux restaurants. Ce chemin de fer est une nouveauté. Les voies ferrées établies au travers du Champ de Mars pour les travaux de construction servent pour le transport des objets exposés, après quoi, ils seront recouverts, mais conservés, de manière à faciliter la démolition.

## FAITS DIVERS

### UN JEUNE HOMME TUE SA JEUNE ÉPOUSE ET S'OTE LA VIE

Samedi soir, deux détonations de pistolet se firent entendre à court intervalle dans une maison de belle apparence, dans le quartier fashionable de la ville d'Albany, Ga. Bientôt on découvrit que Wm. Gilmore, jeune homme éminent dans la société, venait de tuer son épouse Fannie, âgée de 17 ans, et qu'il s'était ensuite cassé la tête avec une balle. Gilmore et son épouse étaient mariés depuis quelques mois seulement et le mariage avait été précédé d'un enlèvement pour couper court à l'opposition de Mme Wells, la mère de la jeune fille. Après le mariage, cependant, Mme Wells pardonna les jeunes gens et ils allèrent demeurer avec elle. Quelques jours après des difficultés domestiques commencèrent et les jeunes époux se séparèrent, mais leurs amis effectuèrent une réconciliation, qui ne dura que quelques jours, et les époux se séparèrent de nouveau.

Peu après la séparation, Mme Gilmore reçut la visite de plusieurs jeunes gens fashionables, et l'on suppose que c'est là la cause de l'horrible tragédie, car Gilmore aurait dit : "Si je ne peux avoir Fannie, pas un autre ne l'aura." Samedi soir, Gilmore paya toutes ses dettes, et il acheta un revolver calibre 32. Il obtint la permission d'aller voir sa femme et fut reçu dans le salon. Ce qui se passa entre les époux ne sera jamais connu. Vers dix heures, Mme Wells, qui était assise dans un appartement voisin du salon, entendit la détonation d'un pistolet. Elle poussa un cri de terreur et demanda : "Qu'y a-t-il ?" Gilmore répondit : "Cela était pour ma bien aimée et ceci est pour moi ;" immédiatement il se déchargea son revolver dans la tête.

Quand la belle-mère entra dans l'appartement, les deux infortunés jeunes gens étaient à l'agonie et quelques minutes après ils rendaient le dernier soupir.

La triste fin de ces infortunés jeunes gens, qui ont contracté mariage contre la volonté de leurs parents, est un exemple terrible de la punition que Dieu inflige à ceux qui désobéissent à ses commandements.

### UN SERPENT VORACE

Un serpent monstre jetait récemment la consternation dans l'île de Trinidad en dévorant chevaux, cochons, vaches, enfants, etc. Les habitants s'organiserent pour lui faire la chasse ; ils le trouvèrent dans un souterrain et le criblèrent de balles de carabines. Il mesurait 47 pieds de longueur et 2½ pieds de diamètre à l'endroit le plus gros de son corps.

### UN NOUVEAU JACK L'ÉVENTREUR

On mande de Washington que depuis dix jours quatre assassinats ont eu lieu en cette ville, et la police n'a pu découvrir aucune trace des meurtriers. Trois des victimes étaient des nègres ; on conçoit que les gens de couleur du district de Columbia soient très excités. Une jeune et jolie négresse ayant été tuée, on a été porté à croire à l'apparition d'un Jack l'Éventreur américain.

La première victime fut un jeune homme nommé Jeneman.

Il y a quatre jours, on releva le cadavre d'un vieux nègre, ayant la gorge coupée d'une oreille à l'autre.

Vendredi dernier, on trouva dans la rue le cadavre d'un autre nègre.

Quelques efforts qu'aient faits les policiers, ils n'ont pu rien découvrir jusqu'à présent.

### UN DUEL ENTRE FERMIERS

Un duel dramatique a eu lieu sur une grande route, près de Scottsborough, comté de Jackson, Alabama, entre deux fermiers voisins nommés J. D. Prince et J. T. Green.

Les deux fermiers se sont pris de querelle le soir à propos d'une niaiserie, et Green a menacé Prince de le tuer. Celui-ci, en rentrant chez lui, a chargé soigneusement son fusil de chasse pour l'emporter avec lui et se défendre au besoin lorsqu'il sortirait.

Le lendemain matin, Green et Prince, étant sortis de chez eux à cheval, se sont rencontrés par hasard sur la route de Scottsborough et ont recommencé à se quereller. Finalement, ils ont résolu de régler leur différence par un duel et ils ont mis pied à terre.

Green, armé d'un long poignard, a essayé d'en frapper Prince ; mais celui-ci, évitant le coup, a pris son adversaire à bras le corps et l'a renversé sur la chaussée. Puis avec la rapidité de l'éclair, Prince saisissant son fusil, a tiré sur Green à bout portant, lui envoyant toute la charge en pleine poitrine.

Prince est allé ensuite se constituer prisonnier à Scottsborough, le chef-lieu du comté, et il a été écroné jusqu'à plus ample informé.

Un notaire et son fils :

Le jeune homme. Me faire notaire quand je sens que je pourrais être poète !

Le notaire. Fais d'abord ta fortune dans le notariat et tu feras ensuite des vers, quitte à les faire un peu plus longs pour rattraper le temps perdu.

### L'HEROÏSME D'UN JEUNE MATELOT

On vient d'apprendre qu'un jeune matelot, Oscar Brinkman, originaire de Seven Oaks Place, près de Ferromont (Nebraska), s'est distingué par plusieurs actes d'héroïsme, pendant l'effroyable tempête qui s'est déchaînée au mois de mars dernier aux Samoa, et dans laquelle ont péri plusieurs navires de guerre américains et allemands.

Le jeune Brinkman faisait partie de l'équipage du "Vandalia." Pendant la tempête, il a été emporté par-dessus bord par une lame avec plusieurs de ses camarades. Cependant, après s'être débattu quelques instants dans l'eau, Brinkman a réussi à s'accrocher à une planche flottante.

Mais il s'y était à peine installé qu'il a aperçu un de ses camarades qui se noyait à quelque distance de lui. Sans la moindre hésitation, le jeune matelot, au risque de périr lui-même, a sauté à l'eau, et, se dirigeant à la nage vers son camarade, a été assez heureux pour le saisir par les cheveux, au moment où il allait disparaître, et l'emmenant sur la planche qui devait les sauver. Quelques instants après, une vague gigantesque jetait la planche et ses deux occupants sur le rivage.

Bien qu'exténué de fatigue, Brinkman se trouvait à peine sain et sauf sur le rivage, qu'il songeait déjà à aider au sauvetage des hommes du *Trenton* qui paraissait en danger d'être mis en pièces à tout moment.

Il a persuadé à trois indigènes de l'accompagner avec un canot pour établir un câble de sauvetage entre le rivage et le navire. Le canot dans lequel se trouvaient le jeune matelot et les trois indigènes ayant été heurté par une lame, a chaviré en précipitant tous ses occupants dans l'eau. Mais Brinkman n'a pas lâché le câble, et il a fini avec ses trois compagnons, par gagner le *Trenton* à la nage, et par établir un appareil de sauvetage à l'aide duquel un grand nombre ont été sauvés.

Le récit des actes d'héroïsme du jeune Brinkman a été publié dans tous les journaux du Nebraska, et le père du héros, un brave fermier de Seven Oaks Place est l'objet des plus chaleureuses félicitations.

### UN SACRIFICE HUMAIN

#### UNE SAUVAGESSE BRULÉE AU POTEAU

Depuis une couple de mois une étrange maladie fait ses ravages au milieu d'une tribu indienne établie dans le comté de San Bernardino, Californie. Des sacrifices de chiens et d'oiseaux n'ayant pas réussi à arrêter le fléau qui a déjà fait une vingtaine de victimes dans la tribu, il fut résolu de tenir un grand conseil.

Après plusieurs heures de consultations et de discussions, les sauvages décidèrent qu'il y avait nécessairement de la sorcellerie dans cette maladie inconnue. Ce qui restait à faire était de trouver le sorcier ou la sorcière.

Le jongleur de la tribu fit bouillir un pôt d'herbes et versa le mélange réduit en sirop dans la gorge d'un couple de pigeon.

Le mâle prit sa volée, mais la femelle resta morte aux pieds du sauvage.

C'était là un signe suffisant pour prouver que la maladie était causée par une femme et les sauvagesses furent obligées de passer à la file devant l'oiseau mort. Une jeune fille de 18 ans sortit des rangs en passant devant l'oiseau et se pencha pour le ramasser ; aussitôt le jongleur la saisit dans ses bras en la déclarant coupable de tous les malheurs dont la tribu souffre depuis que la maladie a fait son apparition au milieu d'elle. La jeune indienne suppliait et priait en protestant de son innocence mais tout fut inutile, on la déshabilla, puis elle fut solidement attachée à un poteau et les sauvages allumèrent un petit feu à ses pieds.

Pendant cet affreux sacrifice, les sauvages dansaient en chantant autour de la victime et le jongleur prononçait des paroles enchanteresses en jetant du bois sur le brasier que ravivait la graisse dégoutant des pieds et des jambes de la malheureuse.

Enfin les cris de cette nouvelle martyre de l'ignorance superstitieuse des sauvages s'affaiblirent peu à peu et la jeune indienne mourut après deux heures de la plus terrible agonie.

Le lendemain matin le soleil éclaira cette scène tragique ; il ne restait plus que quelques os calcinés et des cendres noirâtres au pied du poteau.

Les autorités civiles ont déjà pris les moyens de punir sévèrement les auteurs de ce crime et d'enrayer les ravages de la maladie que l'on croit être la fièvre typhoïde.

## ABONNEMENTS

Qu'il soit bien compris que l'abonnement à LA VIE ILLUSTRÉE est strictement payable d'avance, et que nous n'enverrons le journal à personne, à titre d'essai. Cette mesure est prise en raison du bon marché du prix de l'abonnement.

Qu'on n'oublie pas que LA VIE ILLUSTRÉE est le plus grand, le plus riche, le plus volumineux, et le moins cher de tous les journaux illustrés du monde entier.

## THÉÂTRE ROYAL.

SPARROW & JACOBS, Prop. et Gérants.

SEMAINE COMMENÇANT LUNDI, 13 MAI.

## M. T. J. FARRON

Le célèbre comédien Irlandais, dans le fameux drame intitulé :

## HELP!

Excellente Compagnie, Nouvelles Chansons, Danses, Drame, etc.

PRIX D'ADMISSION, 10, 20 et 30 cts.

SIÈGES RÉSERVÉS, 10 CTS. EXTRA.

Plan au magasin de musique de Prince. Semaine suivante—Hardy & Van Leer.

## CYCLORAMA

JERUSALEM,

LE CRUCIFIEMENT,

ET LA TERRE-SAINTÉ

LE SPECTACLE LE PLUS ATTRAYANT EN AMÉRIQUE

Coin des Rues Ste. Catherine et St. Urbain

Ouvert tous les jours de 9 hrs. a.m. à 10.30 hrs. p.m.

Ouvert les dimanches de 1 h. à 10.30 hrs. p.m.

HORACE PEPIN L. D. S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

3ème porte à l'Est de la Côte Saint-Lambert

MONTRÉAL

## ENTREPOT DE MEUBLES

ET DE

## LITERIE de la VILLE

SUR.—A BON MARCHÉ

On est à prendre les commandes pour le printemps. L'assortiment de MEUBLES de première classe marqués à de moyens prix est très considérable et bien assorti. Aussi, pouvons-nous vendre nos effets de 5 à 10 pour cent à meilleur marché que les autres annonceurs. La fabrication et les achats au comptant, avec une expérience pratique, nous permettent de faire la concurrence sans difficulté.

JAS STEEL

1826, RUE NOTRE-DAME, 1826

Stricte

Attention

## A VENDRE

Deux Cottages, situés sur la rue Rivard,

Nos. 857 et 859

Ces cottages sont en briques et bien finis avec toutes les améliorations modernes. Un côté est loué pour trois ans, à \$10.00 par mois, et l'autre pour un an à \$12.00 par mois.

Conditions : \$2,600 ou \$1,300 chaque. Payables \$1,100 comptant et \$1,500 d'hypothèques.

S'adresser à

## M. ALDERIC VILLEMURE

No. 11 Rue Champlain

Quartier St. Jean-Baptiste, Montréal

## E. L'AFRICAIN

—ARTISTE—

Depuis nombre d'années chez Notman.

ATELIER : 141 RUE ST. PIERRE,

COIN DE LA RUE CRAIG.

## PORTRAITS.

MINIATURES SUR IVOIRE ET PORCELAINE, PASTEL, COULEUR A L'EAU, ET PORTRAITS A L'HUILE.

MAISON FONDÉE EN 1859.

## HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, RUE SAINT-LAURENT, 144

MONTRÉAL.

La préparation des prescriptions de médecins, est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents.

Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

## SPÉCIALITÉS :

GRAY'S Castor Fluid, pour les cheveux.

" Dental Pearline, pour les dents.

" Saponaceous Dentifrice, pour les dents.

" Chloralyne, pour le mal de dents.

" Sulphur Pastilles pour l'emploi de l'Acide Sulfureux dans les maladies de la gorge, et pour désinfecter les petits appartements.

Le sirop de Chloral inaltérable de Gray

Le sirop d'Iodure de Quinine de Gray

HENRY R. GRAY

Chimiste-pharmacien, 144 rue St Laurent,

MONTRÉAL.

N. B.—A cause de l'élargissement de la rue, ma pharmacie, établie depuis 30 ans à l'endroit qu'elle occupe aujourd'hui, sera transportée vers le 1er novembre prochain dans un local commode et spacieux, situé un peu plus bas que mon établissement actuel.

## La Santé Avant Tout!

Si vous voulez jouir d'une bonne santé, buvez régulièrement de

## L'EAU MINÉRALE ST. LEON

Cette eau est recommandée par les médecins les plus éminents, pour combattre la

Dyspepsie,  
l'Indigestion,  
la Constipation,  
le Rhumatisme,

Les Maladies du Foie  
et des Reins,

Les Bronchites,  
le Catharre,  
les Maux de têtes,

Les Hemorrhoides,  
la Gravelle,

Les Affections Chroniques

— ET —

Toutes les maladies occasionnées par l'impureté du Sang.

Des milliers de certificats attestent des vertus curatives de cette eau dans les cas ci-dessus énumérés.

## BUVEZ DONC

— DE —

CETTE EAU MERVEILLEUSE

— ET VOUS —

JOUIREZ D'UNE BONNE SANTÉ

DEPOT PRINCIPAL :

54 SQUARE VICTORIA

MONTRÉAL

A. POULIN, Gérant.

PEINTURES ET TAPISSERIES

FERRONNERIES, LAMPES,

GLACES DE MIROIRS,

HUILE DE CHARBON,

MASTIC, HUILE DE LIN,

TEREBENTINE, VITRES,

Etc., Etc., Etc.

FRS. MARTINEAU,

1381 — RUE STE. CATHERINE — 1381

MONTRÉAL.

12 Fév.—1a

## Query Freres

PHOTOGRAPHES

10, COTE ST LAMBERT, 10

Portraits de tous genres et de toutes grandeurs.

PRIX ORDINAIRES,

SATISFACTION GARANTIE,

Atelier de Première Classe.



## NOURRIE &amp; PETIT

No 35! Cote St. Lambert

MONTRÉAL

OPTICIENS de PREMIERE CLASSE

Lunettes de tous Genres

Faites sur Commande

La longue expérience de MM. NOURRIE & PETIT offrent au public la garantie qu'on sera bien servie.

## Meubles! Meubles!

POELES, &c.

EN GRANDE VARIÉTÉ

ET A

PRIX REDUITS

CHEZ

## O. COURTEMANCHE

1517 A 1521 RUE NOTRE-DAME

(A quelques portes à l'Est de l'Hôtel-de-Ville)

M. Courtemanche est décidé à vendre à 50cts dans la piastre, vu le trop plein de stock en mains.

OCCASION UNIQUE

DE

BON MARCHÉ